

FELIX SOMARY

---

L'économiste indépendant, l'analyste pragmatique,  
l'homme visionnaire



Textes de

Franz Blankart, Tindaro Gatani, Tobias Straumann, Wolfgang Somary





## Préface

*À partir de 1919, Felix Somary a été l'associé de mon grand-oncle Jacques Blankart dans la banque du même nom, établissement privé de Zurich qui lui servit surtout de plate-forme pour les multiples activités et missions internationales dont il fut amené à s'occuper. Grâce aux rapports étroits qu'il entretenait avec l'aristocratie ainsi qu'avec les milieux juifs en Allemagne et en Autriche, il réussit tout d'abord à mettre à l'abri en Suisse une grande partie du patrimoine de ses clients, puis à le restituer à ses légitimes propriétaires à la fin de la Seconde Guerre mondiale.*

*Somary, doué de deux qualités rares – un esprit constructif et une capacité à prévoir l'avenir –, entretenait des rapports étroits avec des politiques très influents et des figures de premier plan dans tous les secteurs de l'économie. Tout, dans ses paroles comme dans ses actes, visait à rechercher la solution juste. À preuve, l'initiative qu'il prit, avant la Première Guerre mondiale, de conseiller à l'Allemagne de renoncer au renforcement de sa flotte militaire, en échange de quoi la Grande-Bretagne se retirait du projet de construction du chemin de fer à Bagdad. Cette initiative de génie aurait permis d'éviter le conflit, mais elle fut fatalement enterrée par les événements de Sarajevo. Au cours de nombreuses rencontres avec les autorités allemandes et autrichiennes, Somary s'employa aussi à dissuader les deux pays de renforcer leur guerre sous-marine, qui allait provoquer l'entrée en guerre des États-Unis, ainsi que la défaite et la fin des deux Empires. Une fois de plus, Somary ne fut pas écouté.*

*Au cours de sa vie, Somary a assumé d'innombrables charges, prévu toutes sortes d'événements, et entretenu des relations très importantes. Il a contribué à la reconstruction de la Banque centrale belge pendant la Première Guerre mondiale, anticipé la crise économique mondiale, prévu le cataclysme de l'Allemagne nazie, mené à bien la mission que lui avait confiée le conseiller fédéral Obrecht pour assurer à la Suisse un approvisionnement en matières premières et denrées alimentaires de la part de Washington en cas de guerre, et bien des choses encore. Un homme à l'inspiration prophétique qui ne fut hélas que trop rarement écouté.*

*C'est pourquoi je suis particulièrement heureux que la Banca Popolare di Sondrio ait choisi de consacrer le volet culturel de son rapport d'activité à cette figure extraordinaire.*

Pag. I  
Felix Somary à l'âge  
de 30 ans, lors de son  
séjour à Berlin.

**Franz Blankart**  
Ancien secrétaire d'État.

A gauche:  
Felix Somary dans  
une gravure  
de Oskar Stössel  
(1879-1964),  
Washington D.C.,  
1943.



# Felix Somary: l'homme, l'économiste, le banquier, entre Suisse et Italie

de Tindaro Gatani\*



À gauche:  
Felix Somary lors d'une excursion dans  
les Alpes suisses, dans les années trente.  
La montagne était l'une des passions  
du grand économiste.

Sur cette page:  
En voyage de nocces à Venise, avril 1930.

### Le choix de la Suisse

Lorsqu'en 1919, Felix Somary arrive en Suisse, ce pays qui a échappé à la tourmente de la Première Guerre mondiale, il choisit de s'établir à Zurich. Cette ville, qui s'est étendue en incorporant une partie des villages voisins par un premier rattachement administratif en 1893 (le second remonte à 1934) assume depuis longtemps déjà le rôle de capitale financière de la Confédération, sans avoir perdu sa fonction de grand centre culturel suisse et européen qui, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, lui a valu le surnom de «Athènes de la Limmat». Somary choisit Zurich pour y transférer les avoirs financiers des Rothschild de Vienne et pour y prendre en même temps la direction de la banque Blankart & C<sup>ie</sup>. Son union avec Zurich est donc à la fois un mariage d'amour et de raison. Cette ville incarne en effet tous les idéaux dans lesquels Felix Somary se reconnaît: en premier lieu, la tolérance et la coexistence pacifique entre les peuples.

Tandis qu'à travers toute l'Europe, la Première Guerre mondiale faisait rage et que des millions d'hommes tombaient victimes de violences et d'injustices, la Suisse était devenue, une fois de plus, le lieu d'accueil de tous les réfugiés ayant réussi à échapper aux horreurs du conflit. Zurich était un pôle culturel vivant et attractif. Le 5 février 1916, à l'occasion de l'inauguration du Cabaret Voltaire, le metteur en scène de théâtre allemand Hugo Ball, avec d'autres intellectuels européens, avait lancé le *Manifeste du dadaïsme*, mouvement artistique et littéraire d'avant-garde qui allait essaimer à New York, Berlin et Paris. Le dadaïsme était, par vocation, antimilitariste et par conséquent opposé à la guerre, mais pas seulement: il critiquait durement la situation politique du moment et l'incurie des hommes, à l'origine de la détérioration de la situation et des conflits sociaux. Les dadaïstes ne se reconnaissaient dans aucun des philosophes du passé, encore moins dans ceux qui étaient convaincus de détenir LA vérité. Ils étaient, en résumé, aux antipodes des Futuristes, interventionnistes par vocation. Zurich était alors cette ville qu'Eugenio Montale, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, décrira comme «partagée entre le contentement de soi et une subtile inquiétude, animée par le projet de contribuer à la reconstruction spirituelle de l'Europe, soutenue par un effort de compréhension quasi religieux, par

une vraie soif de connaissance», qui «avec ce fond de zwinglianisme adouci de calvinisme qui la caractérise» est pourtant «dépourvue de véritable sentiment de culpabilité» et d'«angoisse existentielle».<sup>1</sup>

Dans cette même ville qui, à une centaine de mètres du Cabaret Voltaire, avait accueilli Lénine avant la Révolution russe, le poète et dramaturge autrichien originaire de Bohême Rainer Maria Rilke s'installait le 12 juin 1919, bientôt suivi par le célèbre poète français Paul Valéry qui allait y tenir «sa plus célèbre conférence».<sup>2</sup>

Zurich était donc taillée sur mesure pour un homme pensant comme Felix Somary. Après des études en sciences du droit à l'université de Vienne – où il s'était lié d'amitié avec Emil Lederer, futur économiste et sociologue, avec Otto Bauer, futur chef du parti social-démocrate autrichien, et avec Joseph Schumpeter, à l'origine de la «théorie du développement économique» – Somary avait été nommé secrétaire financier la Banque Anglo-autrichienne, avant de partir s'installer à Berlin en 1909, où il enseigna à l'université de 1910 à 1914.



Hugo Ball en costume cubiste, 1916.

Portrait de  
Max Weber.



En Allemagne, il poursuivit sa formation à l'école de son ami Max Weber (1804-1920), sociologue et historien allemand rendu célèbre par son ouvrage *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, par ses recherches sur les déterminants de l'action et par sa théorie de la «neutralité axiologique» (*Wertfreiheit*). Felix Somary, alors Conseiller économique et politique des Empires du Centre (*Wirtschafts- und Politikberater der Mittelmächte*) rédige avec lui un mémorandum mettant en garde l'Autriche et l'Allemagne sur les conséquences politiques d'un usage à outrance des sous-marins (U-Boot) contre les navires commerciaux battant pavillon ennemi.

### Le Corbeau de Zurich

Dans un document rédigé dans la nuit du 9 au 10 mars 1916 (*In einer wildbewegten Nacht*, par une nuit «mouvementée»), Felix Somary et Max Weber, avec des arguments essentiellement commerciaux, n'avaient pas eu de mal à prophétiser l'entrée en guerre des États-Unis aux côtés des Alliés français et anglais pour la défense de leurs intérêts économiques, ainsi que la défaite consécutive des Empires du Centre. L'Empereur François-Joseph fut si impressionné par ce mémorandum qu'il invita sur-le-champ Felix Somary dans sa résidence de Schönbrunn pour une audience privée. Le général allemand Erich Ludendorff (1865-1937), partisan de la guerre totale et convaincu que l'intervention américaine serait un simple «épisode

du conflit», ne se laissa pas influencer par ces prédictions et poursuivit, imperturbable, les attaques contre les navires, y compris de commerce. Le pronostic de Somary était pourtant bien fondé. Déjà de nombreux signes laissaient présager une possible intervention américaine. Le 17 mai 1915, le sous-marin allemand U20 envoyait par le fond, au large des côtes irlandaises, le transatlantique anglais RMS *Lusitania*, faisant 1345 victimes, dont 127 civils américains. Et sous la forte pression de leur opinion publique, les États-Unis avaient été à deux doigts de s'engager dans le conflit. Lorsqu'en avril 1917, la guerre à outrance des sous-marins allemands contre les navires de commerce finit par provoquer l'entrée en guerre des États-Unis, pour Somary, qu'une fois de plus personne n'avait voulu écouter, la défaite des Empires du Centre étaient signée.<sup>3</sup>

Avec cette «prédiction» particulièrement clairvoyante et quelques autres pronostics économique-financiers avérés, Felix Somary gagne le surnom de «Corbeau de Zurich». Pendant des décennies, les économistes et les financiers les plus avisés suivront avec attention ses points de vue, dans ses écrits et lors des conférences qu'il donne dans diverses universités européennes et américaines, où il continue à faire preuve de lucidité. Dans les années 1920, Somary tente de mettre en garde contre les conséquences désastreuses du Traité de Versailles (1919) qui impose à l'Allemagne vaincue des conditions excessivement sévères. Mais là encore, il n'est pas très écouté. Sa consécration en tant que «mage» de la finance advient pourtant après qu'il a prévu, bien à l'avance, le krach de la Bourse de New York en 1929 et ses répercussions sur les États d'Europe. Somary s'intéressera peu aux conséquences du krach sur l'Italie, qui est déjà dans ces années-là gouvernée par les fascistes. Il semble que la péninsule ait moins souffert de la crise que d'autres États, mais peut-être simplement parce qu'elle ne pouvait pas aller plus mal, et que la «dépression» y était presque endémique, et permanente. Mais l'écroulement a produit, à l'inverse, de graves dégâts sur l'économie allemande qui dépendait en grande partie des crédits américains. Par deux fois, Somary aidera la République de Weimar, issue des ruines de la Première Guerre mondiale, par l'octroi

de prêts importants. Par la suite, lorsqu'il annoncera dans l'indifférence générale le funeste destin de l'Allemagne, il fera tout pour alerter le monde sur les graves conséquences de cette faillite. En décembre 1930, lors d'une conférence à Londres, il déclarait:

«Le devoir de la Grande-Bretagne est de favoriser un rapprochement entre la France et l'Allemagne. Si l'Angleterre n'a ni la volonté, ni la force de le faire, cette crise sera seulement le prélude d'une période sombre, que l'historien de demain définira comme 'l'entre-deux-guerres'».

Toujours en 1930, il épouse Maria Anna Elisabeth Henriette, comtesse von Demblin de Ville, née le 17 novembre 1900, et deux ans plus tard, il acquiert la nationalité suisse. De ce mariage naîtront trois enfants, deux garçons et une fille.



### Un Prométhée moderne

Somary devait revenir sur ce sujet un an plus tard, en 1931, à l'occasion d'une conférence en Allemagne à laquelle participa aussi le comte Johann Ludwig (Lutz) Schwerin von Krosigk, (1887-1977), futur ministre des Finances qui deviendra même chef du gouvernement du Reich pendant 21 jours après la mort d'Hitler et de Joseph Goebbels. Dans ses *mémoires*, le comte écrit:

«À la question sur la durée de la crise mondiale, Somary répondit qu'il faudrait avant tout que trois conditions se vérifient: l'assainissement par la crise du système bancaire à Vienne et à Berlin;

l'abandon de l'étalon-or pour la livre sterling; la faillite du groupe industriel suédois Zündholzkoncern d'Ivar Kreuger (1880-1932).» [fabricant d'allumettes, 150 usines dans différents pays, exploitation de mines, forêts, usines de cellulose, etc.]

Résultat: «Au printemps 1931, les banques firent faillite [banques centrales autrichienne et allemande], et à la fin de l'automne la livre sterling fut dévaluée.» Au cours du printemps 1932, lorsqu'on demanda à Somary, au cours d'une de ses interventions à Berlin, «s'il attendait encore que se vérifie le troisième événement, il assura que le groupe Kreuger n'allait pas tarder à faire faillite. Quatre semaines plus tard, Ivar Kreuger se suicidait à Paris.»<sup>4</sup>

En 1939, alors que la pression des nazis sur la Suisse devenait toujours plus forte, Somary défendit un accord entre la Suisse et les États-Unis pour garantir à son pays d'adoption «un flux d'approvisionnement en matières premières et en produits de premières nécessité pour assurer sa survie pendant le conflit mondial» à venir; qu'il avait prévu dans toute son ampleur. Ce fut aussi pour assurer des approvisionnements américains à la Suisse qu'en 1940, il partit s'installer aux États-Unis avec sa femme et ses enfants et accepta un poste de Conseiller du ministère américain de la Guerre pour les questions financières internationales de 1941 à 1943. Il fut encore parmi les premiers à avoir «la nette intuition, dès 1940, d'une rupture prochaine du pacte germano-soviétique ainsi que, en 1944, du probable début de la 'guerre froide'».<sup>5</sup>

Ses analyses ponctuelles confirmaient toujours plus son surnom de «Corbeau de Zurich», ou mieux de «Raven of Zurich», comme on l'appelait dans les milieux internationaux. On ne sait pas exactement qui, des banquiers de New York ou de la presse zurichoise, lui donna ce petit nom. Quoi qu'il en soit, on aurait tort d'attribuer ici à «corbeau» le sens d'oiseau de mauvais augure. Somary n'était pas une Cassandra qui prévoyait des catastrophes sans que personne l'écoute, mais plutôt un Prométhée moderne qui, comme le titan de l'Antiquité, «réfléchit avant d'agir», sans tenir compte des critiques et des objections de tant de ses confrères car, convaincu qu'il était de se trouver du côté de la vérité, il poursuivait sa route sans jamais se retourner.

Felix Somary  
le jour de ses noces  
avec la comtesse  
May Demblin de Ville,  
le 2 avril 1930  
à Salzbourg.



Ce n'était donc pas un prophète, mais un homme pensant. Celui qui lui a donné ce surnom se référerait sans doute à la symbolique de l'oiseau de l'*Uhrheimat*, la patrie originelle des peuples indoeuropéens, où il est associé à la sagesse, à la prévoyance et à la lucidité. À moins que ce ne soit au zoroastrisme, qui voit dans le corbeau un oiseau bénéfique et pur qui combat la corruption. Dans la religion hindoue, c'est le dieu Brahma qui se manifeste sous l'aspect d'un corbeau. En revanche, si celui qui lui a donné ce surnom était originaire de Zurich, il n'a pas eu à aller chercher bien loin sa référence, car la ville avait déjà ses corbeaux à vénérer. En l'occurrence, les deux oiseaux noirs de Saint Meinrad, ermite d'Einsiedeln, qui poursuivirent les malfaiteurs qui avaient tué le saint homme jusque sur les rives de la Limmat où ils les firent arrêter et condamner. Ces deux corbeaux sont aujourd'hui encore représentés sur le blason de la ville d'Einsiedeln où s'élève l'abbaye bénédictine dédiée à Saint Meinrad. Ce sont là des oiseaux chers aux bénédictins car, selon la légende, un corbeau aurait tenu compagnie à Saint-Benoît en venant lui manger dans la main, d'où l'usage, dans toutes les abbayes bénédictines, d'avoir un corbeau domestiqué, en souvenir du saint patron de l'ordre. Dans la mythologie grecque et romaine, ainsi que dans certains passages de la Bible, le corbeau revêt une tout autre symbolique: pour certains, c'est l'oiseau de la prévoyance, pour d'autres celui du mauvais sort. Dans le Nouveau Testament, et par conséquent pour les chrétiens, il a une présence plus positive grâce aux paroles de Jésus: «Considérez les corbeaux, ils ne sèment ni ne moissonnent; ils n'ont ni cellier ni grenier; cependant Dieu ne laisse pas de les nourrir...» (Luc, 12, 24).

## Contre l'économie socialiste

Felix Somary était donc un homme rationnel, sans qualités divinatoires particulières mais, plus simplement, il savait examiner avec attention les situations, avec un esprit indépendant et critique. En prévoyant le krach de la Bourse de New York, il avait mis en garde les opérateurs financiers contre l'excessive surévaluation du marché financier américain, mais pour cela, il fut aussitôt qualifié d'oiseau de mauvais augure. Pourtant, il ne fallait pas être grand mage pour prévoir la colossale banqueroute: des signes avant-coureurs étaient déjà perceptibles depuis un moment. Après le 21 octobre 1929, la baisse continue des prix commença à alarmer les épargnants, mais personne n'aurait pu imaginer ce qui allait se passer quelques jours plus tard. En effet, les industries enregistraient des profits énormes. Dans la seule année 1928, à Detroit, pas moins de 5,4 millions d'automobiles étaient sorties des usines. La production de produits électroménagers avait elle aussi fortement augmenté, mais la dynamique de la croissance productive n'avait pas été suivie d'une augmentation suffisante des salaires. Ainsi, seuls les profits des entreprises, tous secteurs confondus, connurent une croissance exponentielle. Le déséquilibre entre production et consommation, la fièvre de l'argent facile et la croissance débridée allaient conduire à la panique et à l'effondrement de tous les titres. La semaine du 24 au 29 octobre fut la plus noire de toute l'histoire de la finance américaine et mondiale. Elle marque le début d'une réaction en chaîne qui allait conduire à la faillite de milliers de petites et grandes banques. Et, comme dans une funeste partie de domino, la grande dépression américaine allait faire des victimes jusqu'en France, en Angleterre et dans de nombreux autres pays. Felix Somary avait prévu la catastrophe, à laquelle s'appliquait l'une de ses vingt «lois sociales», si concises et limpides, très exactement la dix-neuvième: «Les palais les plus grands sont construits peu avant la banqueroute.» Ces «lois sociales» étaient une sorte de bible personnelle, des commandements qu'il s'était fixés pour envisager la réalité et auxquels il se référerait pour prendre des décisions et pour évaluer, au-delà de l'idée de profit, la portée morale de chacun de ses actes.

Saint Meinrad d'Einsiedeln assailli par les brigands dans une miniature médiévale. À l'arrière-plan, les deux corbeaux qui ont tenté de le défendre.



FELIX SOMARY

---

ERINNERUNGEN  
AUS MEINEM  
LEBEN

*«Alle Voraussagen, die ich ihn  
machen hörte, sind eingetroffen ...»*

---

*Carl Jacob Burckhardt*

VERLAG NEUE ZÜRCHER ZEITUNG

Autre pronostic avéré du Corbeau de Zurich: la faillite de la toute jeune économie socialiste. Tandis que les théories marxistes faisaient toujours plus d'adeptes enthousiastes et que les révolutionnaires russes guidés par Lénine avaient déjà fondé l'Union Soviétique, Somary fut parmi les premiers à mettre le monde en garde contre les conséquences néfastes de l'avènement d'une économie socialiste, même s'il ne fut pas seul à se lancer dans cette bataille. Il pouvait en effet compter sur toute une foule d'économistes opposés à l'introduction de ces principes qui annonçaient la fin de l'initiative privée, la stagnation des marchés et, par conséquent, la misère des masses laborieuses. Parmi eux, citons Ludwig von Mises (1881-1973), autre grand représentant



Ci-dessus:  
Des travailleurs  
et des délégués  
des militaires réunis  
en assemblée,  
votant à main levée  
durant les années  
de la Révolution  
russe, Saint-  
Petersbourg, 1917.

À gauche:  
Couverture de la  
nouvelle édition  
du volume de Felix  
Somary, *Erinnerungen  
aus meinem Leben*,  
avec la préface de  
Tobias Straumann  
et la postface de  
Wolfgang Somary.

À droite:  
Felix Somary avec  
son épouse, 1930.  
A l'arrière-plan,  
ses bien-aimées  
Alpes suisses.

de l'école autrichienne d'économie qui, en 1920, dans son essai *Le Calcul économique en régime socialiste*, lançait un puissant défi à la théorie marxiste, en défense du *classical liberalism*: ce sont les prix, et par conséquent les choix rationnels des individus, qui déterminent la dynamique de la demande et de l'offre et qui guident le marché; cela est impossible dans une société socialiste privée du soutien indispensable du calcul économique. Dans son ouvrage *L'Action humaine, traité d'économie* (1949), Mises, rejetant le positivisme et la causalité, allait revendiquer la notion de praxéologie (de *praxis*), théorie qui se donne pour objet l'action humaine, d'après un concept utilisé pour la première fois par Alfred Lespinas en 1890 dans la *Revue philosophique*.

### Un homme de bon sens

Suivant l'exemple de Carl Menger (1840-1921), chef de file de l'école autrichienne, Somary jugeait fondamental d'avoir vis-à-vis

de l'économie une approche purement théorique. En effet, il était convaincu que, même dans ce domaine, il était possible d'identifier des lois valides quels que soient l'époque et les contextes. Dans ses mémoires, *Erinnerungen aus meinem Leben*, Somary se souvient d'une discussion qu'il eut en 1918, dès la fin de la Première Guerre mondiale, avec Max Weber et l'économiste Joseph Alois Schumpeter (1883-1950). Voici comment le journaliste Gary North relate cette rencontre:

«Schumpeter se réjouissait de la Révolution russe. L'URSS allait être un banc d'essai pour le socialisme. Weber objecta qu'elle provoquerait sûrement des «souffrances indicibles». Schumpeter répondit: 'c'est possible, mais ce serait un bon laboratoire.' Weber fit alors observer: 'Un laboratoire rempli de cadavres humains!' Schumpeter rétorqua: 'C'est pareil dans toutes les salles de dissection.' »<sup>6</sup>

«Schumpeter,» ajoute North, «était un monstre moral. Ne mâchons pas nos mots. C'était un homme très raffiné, mais au fond c'était un monstre moral.



# THE RAVEN OF ZÜRICH



*The Memoirs of Felix Somary*

WITH A PREFACE BY  
OTTO VON HABSBURG

N'importe qui capable de balayer ainsi d'un revers de manche la mort de millions de personnes est un monstre moral. Weber [contrarié par cette affirmation] se précipita hors de la pièce.»<sup>7</sup>

Par la suite, le même Schumpeter désavouerait le socialisme soviétique. Après avoir été ministre des Finances de la République d'Autriche (1919) et président de la Biedermann Bank (1922), il enseigna, de 1932 à sa mort, à l'université de Harvard, où il livra des analyses pointues et rigoureuses en histoire des doctrines économiques. En désaccord avec le marxisme, il lui opposait une «évolution lente du capitalisme vers des formes de socialisme, par disparition progressive de la propriété privée des moyens de production».<sup>8</sup> Les théories de Schumpeter se référaient à une conception imaginaire de la société, à une utopie irréalisable telle que tant de philosophes du passé l'ont rêvée.

Sur les conséquences tragiques de la Révolution russe, Felix Somary, comme tant d'autres de ses confrères éclairés, ne fut pas écouté. L'Union soviétique, née en 1917 et morte en 1991, considérée par beaucoup à l'Ouest comme le «paradis socialiste des ouvriers», se révéla en réalité un terrible laboratoire qui coûta la vie à des dizaines de millions de personnes. Felix Somary et ses amis de l'école autrichienne n'avaient certes pas été les premiers à théoriser la faillite de l'économie socialiste. Par le passé, et bien avant eux, l'Italien Ferdinando Galiani (1728-1787) avait démontré l'impossibilité d'une pareille organisation économique.

«Dans un contexte où les hommes ne sont pas tous triés sur le volet et vertueux, on ne peut ordonner que chacun produise à la sueur de son front et remette le fruit de son travail dans des magasins ouverts et collectifs à la disposition de tous. Et celui qui ne fait rien, privant les autres du fruit de son travail, vivrait injustement du travail des autres. En outre, il n'y aurait pas moyen de s'enrichir, ni de s'appauvrir: car l'industriel qui ne serait plus éperonné par l'appât du gain travaillerait moins, et le paresseux comptant sur la sueur des autres travaillerait peu ou plus du tout.»<sup>9</sup>

Il y a donc déjà en germe chez Galiani toutes les idées développées par Somary. Mais comme dans le cas de sa prédiction de la chute du socialisme, le Corbeau de Zurich ne fut pas plus écouté. Et pourtant, les données permettant de prévoir la catastrophe soviétique étaient bien là, et facilement lisibles: dans toute la Russie, avec l'avènement du régime communiste, la production diminua fortement. Il y avait aussi tous les témoignages de la persécution de masse perpétrée par Staline. Ce qui n'empêcha pas de nombreux intellectuels occidentaux de louer pendant longtemps ce «paradis des travailleurs».

Pour que cette *intelligentsia* de gauche reviennent sur son opinion, il aura fallu la parution de *l'Archipel du goulag* d'Alexandre Soljenitsyne (publié pour la première fois à Paris en 1973) et de *Political Pilgrims: Travels of Western Intellectuals to the Soviet Union, China and Cuba (1928-1978)* de Paul Hollander (Oxford 1981), mais aussi la chute du mur de Berlin (16 novembre 1989) et la désagrégation de l'Empire soviétique. Pourtant, il n'y avait rien d'extraordinaire ni de transcendant dans les prévisions de Somary, simplement l'analyse des faits et une bonne dose de bon sens. Ce bon sens qui, pendant le XXe siècle, a souvent manqué aux intellectuels et, surtout, aux économistes occidentaux.

### Les rapports avec l'Italie

Felix Somary connut sa première reconnaissance internationale en Italie à 21 ans à peine, avec un essai de 59 pages sur la société par actions en Autriche.<sup>10</sup>

Ce travail fut très bien accueilli par Luigi Einaudi (1874-1961), qui était alors professeur de science des finances à l'Université de Turin et collaborait aux revues *Critica sociale*, fondée et dirigée par le socialiste Filippo Turati et *La Riforma sociale*, fondée en 1894 et dirigée par Francesco Saverio Nitti et Luigi Roux. C'est précisément dans les colonnes de cette dernière que le futur président de la République italienne (1948-1955) fit une longue recension très positive du travail du jeune Somary (nommé « Samary » par erreur dans l'article)<sup>11</sup> et reproduite ici partiellement. Par la suite, Einaudi allait s'éloigner des socialistes pour se rapprocher peu à peu assez vite de positions plus libérales. Il eut des contacts indirects avec Somary à la fin

À gauche:  
Couverture du  
volume de Felix  
Somary, *The Raven  
of Zürich*:  
*The Memoirs  
of Felix Somary*,  
avec la préface  
d'Otto von Habsburg  
(édition anglaise  
de *Erinnerungen  
aus meinem Leben*).

de la Seconde Guerre mondiale, lorsqu'il était gouverneur de la Banque d'Italie. Pendant la période fasciste, Somary avait entretenu des relations cordiales avec Giuseppe Toeplitz (1866-1938), banquier d'origine polonaise devenu, en 1917, administrateur délégué de la Banque Commerciale Italienne (BCI) ainsi qu'avec Raffaele Mattioli (1895-1973), qui lui succéda à ce poste à partir de 1933. Somary eut aussi des contacts avec Giovanni Malagodi (1904-1991) qui, sur la recommandation de Toeplitz, était entré à la BCI en 1927 comme collaborateur étroit de Mattioli. Malagodi qui, après la guerre et pendant plusieurs années, assumera le poste de secrétaire du Parti Libéral Italien, fut un grand admirateur de Somary. Dans son *Profilo di Raffaele Mattioli*, il écrit, entre autres:

«Dans un de ses livres, *Die Ursachen der Weltkrise* [les causes de la crise mondiale], un éminent banquier suisse, Felix Somary, pointait du doigt la situation italienne comme l'un des principaux foyers d'infection internationaux.»<sup>12</sup>

Ces relations privilégiées conduisirent Raffaele Mattioli et Enrico Guccia (1907-2000), astre montant de la finance italienne, à se tourner vers Somary en 1945 pour la création de Mediobanca qui, avec la refondation de l'IRI (Institut pour la Reconstruction Industrielle), devait relancer la production industrielle en soutenant les entreprises frappées par la guerre. Dans une communication faite au Rotary Club de Florence, Guccia se souvient:

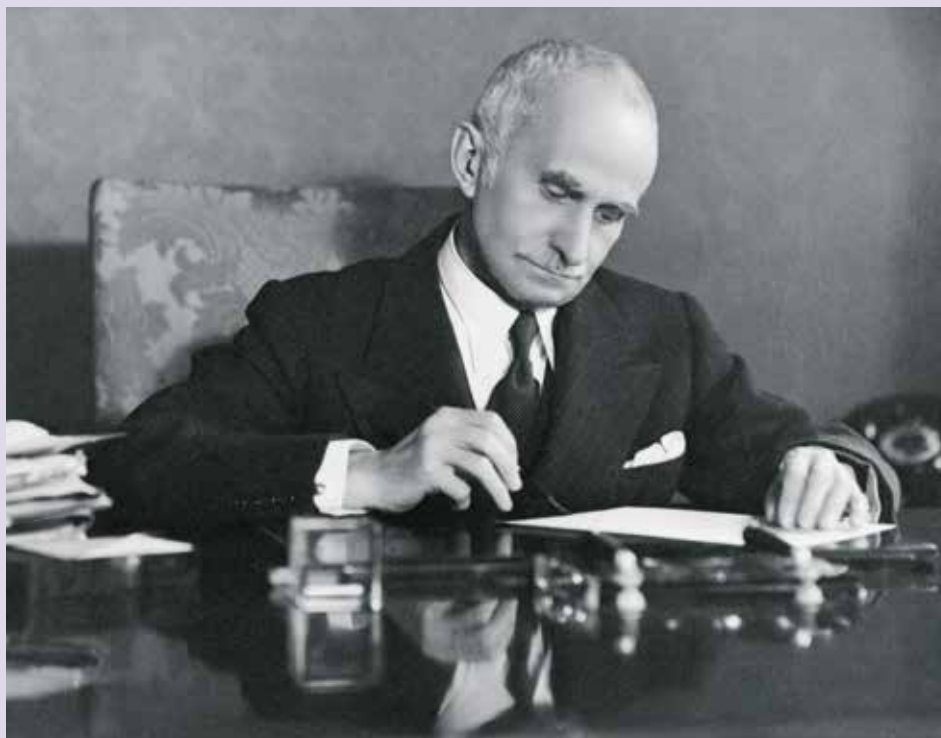
«Mattioli pensa que la participation d'un groupe financier étranger à l'Unionbanca faciliterait l'obtention des autorisations nécessaires; dans ce but, il obtint de Felix Somary, partenaire de la banque Blankart & Cie de Zurich, qu'il se déclare prêt, dans une lettre du 24 octobre 1945, à participer à la constitution d'un organisme bancaire italien, avec apport d'un demi-milliard de lires – il était question d'utiliser des lires internes de propriété étrangère – et à accorder à ce même organisme des crédits en francs suisses d'une durée de cinq ans à hauteur de 50 millions de francs suisses (au taux de

change de l'époque, il s'agissait d'environ 1, 250 million de lires). Ce crédit aurait pu atteindre des sommes supérieures, au vu des premières opérations, et Somary se proposait d'inviter des instituts d'autres pays à rejoindre cette organisation.»

«Le 27 octobre 1945» – se souvient encore Guccia – «Mattioli écrivit à Einaudi pour lui communiquer le texte de la lettre de Somary, sans toutefois lui donner le nom de son auteur, en se bornant à lui dire qu'il s'agissait d'un 'ami suisse', d'une personnalité de premier plan dans la vie économique et financière de son pays et de 'stature internationale'. Et il concluait: 'Face à une telle proposition, il me semble que les considérations d'opportunité qui vous conduisent à considérer la chose dans un sens et le Commissaire de l'IRI dans un autre doivent tomber'. La lettre de Somary parvint à vaincre les réticences du gouverneur Einaudi, et obtint les résultats souhaités. [...] Le groupe étranger allait prendre part à cette nouvelle banque à hauteur de 50% du capital. Mais le moment venu, Somary commença à tergiverser. Dans ses tractations avec lui, Mattioli s'était appuyé sur Alfred Schaefer (1905-1986), membre de la direction générale de l'Union de Banques Suisses (UBS) entre 1941 et 1963, et son président à partir de 1953. Face à l'attitude très tiède de Somary, Mattioli envisagea la possibilité que la maison Blankart



Portrait de  
Raffaele Mattioli.



assume la participation en liras de l'Unionbanca, tandis que le crédit sur cinq ans en francs suisses aurait été conclu avec l'UBS. Mais la négociation avec Somary n'aboutit qu'à des déclarations plutôt vagues et dilatoires, et même celles avec Schaefer restèrent en suspens.»<sup>13</sup>

Les hésitations de Somary sur l'opération étaient justifiées, non tant par son pessimisme quant à l'avenir de l'Italie que parce qu'il était opposé au keynésianisme (de l'économiste britannique John Maynard Keynes, 1883-1946), qui aurait permis à l'État d'intervenir bien au-delà de la sphère purement financière, générant ainsi une confusion entre pouvoir économique des partis et des syndicats et pouvoir privé. Pour Somary, il y avait dans cette opération une trop forte intervention de l'État. Mediobanca aurait dû, entre autres, financer la reconstitution de l'IRI fondé par Mussolini en 1933, pour éviter la faillite des principales banques italiennes – la Commerciale, le Credito italiano et la Banco di Roma –, celles-là mêmes qui appelaient de leurs vœux la création de Mediobanca. Le premier président de l'IRI de 1933 à 1939, Alberto Beneduce (1877-1944), avait compté parmi ses meilleurs collaborateurs le jeune Enrico Cuccia, qui deviendra son gendre en épousant sa fille Idea Nuova. Somary s'était donc retiré

du projet parce qu'il n'était pas d'accord, en particulier avec la mission de sauvetage que cette banque allait devoir assumer. Giovanni Malagodi, et Einaudi lui-même, allaient eux aussi s'exprimer contre cette pratique, Einaudi qui affirma à plusieurs occasions: «L'entreprise publique, si elle n'obéit pas à des critères économiques, finit par devenir une entreprise de charité».

L'opinion d'Einaudi est aujourd'hui confirmée par Giorgio La Malfa qui, en référence à cette affaire, écrit:

«Le problème majeur fut la Banque d'Italie. Que ce soit le directeur général, Niccolo Introna, ou Luigi Einaudi, devenu gouverneur début 1945, tous deux s'y opposèrent. L'hostilité d'Einaudi s'exprime dans son journal de l'époque<sup>14</sup> [...]. Einaudi ajoute avoir fait lire à Mattioli un article paru dans *The Economist* dans lequel, pour un projet analogue, il était dit que ce type d'initiatives étaient de vrais *dustbins* (poubelles), autrement dit 'endroit où l'on met traditionnellement les mauvaises affaires des banques'. Einaudi soupçonnait manifestement que la Comit [Banque Commerciale Italienne ou BCI] ne cherche, sans qu'on s'en rende compte, à revenir à ses premières amours (et ses premiers vices) de banque 'mixte' des années de Giuseppe Toeplitz.»<sup>15</sup>

Luigi Einaudi fut gouverneur de la Banque d'Italie de 1945 à 1948.

Portrait de  
Felix Somary,  
photographie prise  
à Washington D.C.  
en 1944.

Mediobanca fut fondée et l'IRI démarra tout de suite sa mission. Il relança et modernisa l'économie italienne dans les années cinquante, jusqu'au boom économique des années soixante. Avec le temps, il allait devenir le plus grand établissement industriel en dehors des États-Unis d'Amérique. Mais peu à peu, il commença à ne plus correspondre aux critères de compétitivité, pour devenir un organisme inefficace avec effectifs pléthoriques et absence de programmes. L'intervention de l'État allait davantage servir à absorber des entreprises en faillite et à soutenir une masse salariale improductive qu'à assainir les entreprises. Sans parler du choix de certains managers incompetents, imposés par chaque nouvelle équipe politique en place. Dans les années 1980, l'IRI était un groupe constitué de plus de 1000 sociétés, avec plus de 500 000 employés. En 1992, Romano Prodi, futur président du Conseil italien et de la Commission européenne, appelé au secours de l'établissement public, le transforma en société par actions, clôturant l'année avec 75 912 milliards de liras de chiffre d'affaire et 5182 milliards de pertes, des chiffres qui auraient fait frissonner n'importe quel

banquier. Il ne restait plus qu'à sceller sa progressive disparition, qui advint en 2002.

**\*Tindaro Gatani**

*Journaliste et spécialiste des rapports entre l'Italie et la Suisse à travers les siècles.*





## Notes

<sup>1</sup> EUGENIO MONTALE, *Non c'è angoscia esistenziale nella sana anima di Zurigo*, in «Corriere della Sera», 19-20 mai 1947.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> MARIANNE WEBER, *Lebenserinnerungen*, J. Storm, Brême 1948, p. 572; WOLFGANG J. MOMMSEN, *Max Weber und die deutsche Politik 1890-1920*, Mohr Siebek, Tübingen 2004, p. 249.

<sup>4</sup> TOBIAS STRAUMANN, *Der Mann, der die Zukunft fühlt*, in «Die Weltwoche», Zurich 27/2013.

<sup>5</sup> SANDRO GERBI, «Il Sole 24 Ore», 5 août 2007, p. 9.

<sup>6</sup> FELIX SOMARY, *The Raven of Zürich*, St. Martin's Press, New York 1986, p. 121.

<sup>7</sup> GARY NORTH, *Il buco nella memoria: fallimenti socialisti*, 4 juin 2012, [www.johnnycloaca.blogspot.it/2012/06/il-buco-nella-memoria-fallimenti.html](http://www.johnnycloaca.blogspot.it/2012/06/il-buco-nella-memoria-fallimenti.html).

<sup>8</sup> Voir entrée «Schumpeter, Josephs Alois», in [www.treccani.it](http://www.treccani.it).

<sup>9</sup> FERDINANDO GALIANI, *Della moneta*, Napoli 1751.

<sup>10</sup> FELIX SOMARY, *Die Aktiengesellschaften in Österreich*, Manz, Vienne 1902.

<sup>11</sup> LUIGI EINAUDI, *Una statistica delle Società per azioni*, in «La Riforma Sociale», année X, Vol. XIII, 15 mai 1903, pp. 373-382.

<sup>12</sup> GIOVANNI MALAGODI, *Profilo di Raffaele Mattioli*, sous la direction de Sandro Gerbi, Aragno, Turin 2010.

<sup>13</sup> *Ricordi di Enrico Cuccia*, 13 juin 2014, [www.mediobanca.it/it/chi-siamo/ricordo-di-enrico-cuccia.html](http://www.mediobanca.it/it/chi-siamo/ricordo-di-enrico-cuccia.html).

<sup>14</sup> LUIGI EINAUDI, *Diario 1945-1947*, Laterza, Milan 1993.

<sup>15</sup> GIORGIO LA MALFA, «Corriere della Sera», 24 novembre 2014, [www.fulm.org/articoli/economia/giorgio-malfa-corriere-sera-24-2014-alba-mediobanca-cuccia-sfido-ostilita-einaudi](http://www.fulm.org/articoli/economia/giorgio-malfa-corriere-sera-24-2014-alba-mediobanca-cuccia-sfido-ostilita-einaudi).

Les références bibliographiques sont reportées en page XLI.

---

## Felix Somary, *Les sociétés par actions en Autriche* dans une recension de Luigi Einaudi

par Tindaro Gatani

Les premiers essais de Felix Somary furent publiés en 1902 dans une revue de statistique, *Statistischen Monatschrift*. Ces articles approfondis traitant des sociétés par actions en Autriche furent très vite réunis en un petit volume, enrichi d'annexes et de tableaux.<sup>1</sup>

Dès qu'il prit connaissance des recherches du jeune chercheur, Luigi Einaudi décida d'en faire une recension et d'en citer de larges extraits dans la revue *La Riforma sociale* du 15 mai 1903, sous le titre «*Una statistica delle società per azioni*».

À une époque où les sociétés par actions ne sont pas encore très répandues, Einaudi tient à préciser d'emblée qu'elles sont «un phénomène intéressant tant du point de vue juridique, économique que statistique». Sous l'angle économique – celui qui l'intéresse le plus –, il se demande si ces sociétés rapportent plus ou moins que les autres formes de sociétés, entreprises individuelles ou dites coopératives, etc.: «Est-il possible d'établir de façon statistique le rendement net comparé des sociétés par actions et des autres entreprises, compte tenu des différences de marché, de taille, de secteur, de période?».

Et il précise aussitôt: «À cette question, pourtant passionnante, on n'a pas encore apporté de réponse statistique; on manque encore de données brutes qui permettraient d'élaborer un début de réponse.»

Le mérite de Somary est donc, selon lui, d'avoir jeté les bases d'une étude précise de ce nouveau phénomène, voué à prendre de plus en plus de place dans l'économie. La question centrale concernait le gain net de ces sociétés par actions, «la somme totale qui, indirectement ou directement, est répartie par l'entreprise à ses actionnaires», résultant de la différence entre:

qui peuvent être considérés comme faisant partie du capital, «à l'exclusion des fonds de réserve pour les variations des titres, pour le paiement de primes aux employés, ou d'impôts, autrement dit des fonds qui sont une dépense.»

Après avoir minutieusement comparé les données statistiques recueillies et publiées par Somary, Einaudi cite les gazomètres, les assurances et les banques comme domaines dans lesquels l'institution de sociétés par actions pourrait avoir le plus de succès, et il ajoute que même si la période étudiée pour l'Autriche «ne remonte pas au-delà de 1878», ces résultats «même limités nous offrent», toutefois, «les moyens de tirer des conclusions intéressantes».

Enfin, le futur second président de la République italienne conclut son argumentation en affirmant:

À l'exception de quelques rares cas remarquables, [les sociétés par actions] ne sont pas l'outil le plus sûr pour transformer en or les sables du désert, mais elles sont un système d'organisation technique et d'acquisition des capitaux et du crédit qui remplissent, dans certaines limites, une fonction très utile et assez lucrative. C'est du moins ce que nous dit l'expérience de l'Autriche. En Italie, les résultats seraient peut-être tout à fait autres; mais précisément, le fait qu'on n'en sache rien devrait inciter les chercheurs avisés à analyser patiemment un phénomène si intéressant.

C'est exactement ce qu'a fait Felix Somary pour son pays.

«Gain des actionnaires et perte des actionnaires», en incluant également dans le gain les dividendes distribués et l'augmentation des fonds de réserve,

### Notes

<sup>1</sup> FELIX SOMARY, *Die Aktiengesellschaften in Österreich*, Manz, Vienne 1902.

# LA RIFORMA SOCIALE

---

## UNA STATISTICA DELLE SOCIETÀ PER AZIONI<sup>(1)</sup>.

Le Società per azioni sono un fenomeno interessante a parecchi punti di vista: il giuridico, l'economico e lo statistico. Noi non possiamo qui di proposito accennare a tutti questi problemi ed ancor meno studiare a fondo anche uno solo di essi; ma vogliamo solo rendere conto dei risultati a cui è giunto il dottor Samary in un suo studio sulle Società per azioni in Austria, inserito prima nella rivista *Statistischen Monatschrift*, di Vienna (1902), ed edito poi a parte, arricchito di appendici e di tabelle.

Al punto di vista economico, forse la più suggestiva domanda che ci si possa fare intorno alle Società per azioni, è questa: rendono esse più o meno delle altre forme di Società, delle intraprese individuali, delle intraprese dette cooperative, ecc., ecc.? È possibile cioè di poter stabilire statisticamente la produttività netta comparativa delle Società per azioni e delle altre intraprese, tenuto conto delle differenze di mercato, di dimensioni, di industrie, di tempo?

Alla domanda, per quanto suggestiva, non si è ancora dato stasticamente una risposta; ed anzi mancano persino i materiali greggi, sulla base dei quali si possa fare il tentativo di una risposta. Poichè invero, innanzi di saper dire se le Società per azioni rendono più o meno delle altre forme di intrapresa, è necessario conoscere quanto rendano esse medesime. Come si fa ad ottenere questo dato, che a tutta prima sembra semplicissimo, del guadagno netto delle Società per azioni? Non certo lo conosceremo badando alla pura e semplice cifra del dividendo distribuito agli azionisti, poichè bene spesso il dividendo è solo una parte del guadagno netto, essendosi l'altra parte mandata a riserva; e non di rado il dividendo è fittizia-

---

(1) A proposito dell'opera: FELIX SAMARY, *Die Aktiengesellschaften in Oesterreich*. (Wien. Manz'sche K. u. k Hof- Verlags. und Universitätsbuch-handlung, 1902).



# Un banquier hors du commun dans une époque hors du commun

de Tobias Straumann\*



À gauche: Felix Somary avec un guide local  
durant un voyage en Egypte, 1936.

Sur cette page: Dans le transatlantique  
en direction de New York, 1938.

En janvier 1930, le banquier zurichois Felix Somary, alors âgé de 49 ans, se rend à Heidelberg pour y donner une conférence sur la situation économique en Europe et présenter son point de vue sur le récent krach de Wall Street. En octobre et novembre 1929, les cours ont brusquement chuté, provoquant la panique parmi les investisseurs et des ventes en masse. S'agit-il d'un orage passager ou l'Europe va-t-elle devoir affronter des conséquences bien plus graves?

Pour Somary, la réponse est claire. Il est convaincu que les événements de Wall Street marquent

«[...] le début de la crise la plus grave de ce siècle, seulement le début, le premier acte, et nous n'en sortirons pas en quelques semaines, ni même en quelques mois, mais dans plusieurs années.»

Le problème n'est pas tant la chute de la Bourse, que celle, inéluctable, du château de cartes de l'endettement international. «Qu'est-ce qui nous pousse dans la crise? La quantité phénoménale de crédits en souffrance.» La Première Guerre mondiale a provoqué une situation intenable:

«Les États d'Europe vont devoir rembourser leurs emprunts à l'Amérique, mais au bout du compte, personne ne sait comment, étant donné que le montant total est égal à celui des réparations

qui pèse sur l'Allemagne. L'impossibilité d'acquitter les dettes est masquée par un système de crédits à court terme, accordés dans des proportions qui sont injustifiables d'un point de vue financier. Pour obtenir ces crédits, l'agriculture et l'économie des pays endettés doivent s'engager à rembourser des intérêts qu'elles ne pourront jamais gagner».<sup>1</sup>

Malgré le bien-fondé de ses affirmations, Felix Somary ne parvient absolument pas à convaincre son auditoire de Heidelberg. Le responsable des pages économiques de la *Frankfurter Zeitung* doute que l'on puisse parler d'une crise. Quelques jours plus tard, Somary expose de nouveau son diagnostic devant un public plus éclairé à Berlin, et là encore, c'est la même réaction. Les désaccords portent surtout sur la «prophétie» de Somary selon laquelle l'écroulement de la Bourse de New York aurait des conséquences négatives pour l'Allemagne<sup>2</sup>. L'opinion générale penche plutôt pour un malaise passager.

\*\*\*

Or les faits donneront raison à Somary sur toute la ligne. Entre 1930 et 1932, l'économie allemande est frappée par une crise sans précédent, dont il a illustré la cause profonde dans sa conférence de Heidelberg: la dette extérieure élevée du pays empêche le gouvernement allemand de réduire les taux



24 octobre 1929, le jour du krach de Wall Street. La foule se bouscule devant le bâtiment de la Bourse de New York.

d'intérêt pendant la récession et de maintenir la demande de l'État, qui se voit contraint de réduire ses dépenses, d'augmenter les impôts et de faire baisser les prix. Et dans un second temps, l'État sera amené à soutenir la totalité du système bancaire, à introduire des contrôles sur les capitaux et à reconnaître une faillite partielle. Dans les marécages de cette crise, qui coûtera à l'économie allemande une contraction de plus de 20% et un chômage record proche des 30%, l'économie internationale plongera dans la dépression.

\*\*\*

Pourquoi Somary est-il l'un des rares, à ce moment-là, à pouvoir formuler ce mauvais présage? D'ordinaire, on accorde aux personnes douées de facultés prophétiques des qualités hors du commun. C'est exactement le cas de Somary: un homme qui possède une sorte de sixième sens, qui «sent l'avenir», non pas dans sa tête mais dans ses os, comme il l'avouera plus tard à son fils Wolfgang.<sup>3</sup> Dans une lettre d'octobre 1922, le diplomate suisse Carl Jacob Burekardt s'en ouvre à l'écrivain allemand Hugo von Hofmannsthal:

«C'est un individu très singulier que ce Somary, que vous connaissez aussi. [...] Il appartient à ce genre de personnes qui prévoient les crises et possèdent une extraordinaire lucidité, même dans le domaine politique. Toutes les prédictions que je lui ai entendues faire se sont réalisées, et certaines de façon tout à fait surprenante.»<sup>4</sup>

Mais cette interprétation ne doit pas nous tromper: l'analyse de Somary n'a rien de «surnaturel» et d'ailleurs, en 1930, il n'est pas le seul à exprimer un tel pessimisme. La différence, c'est qu'il prend au sérieux ce qu'il voit et ce qu'il perçoit, et qu'il envisage toutes les conséquences possibles. Et pour cela, il ne faut pas tant un pouvoir surnaturel qu'une volonté absolue d'indépendance et d'objectivité. Pour Somary, il est plus important de pouvoir défendre avec franchise ses opinions que de les faire concorder à tout prix avec celles des autres, ce qui le conduit parfois à des situations bizarres. Par exemple, à l'occasion d'un congrès à Zurich, en 1928, il raconte, manifestement amusé:

«Aujourd'hui, en montant les escaliers de l'université pour venir dans cette salle, un vieux monsieur – qui critiquait les conférenciers, et ignorait qui j'étais – soutenait que le professeur Somary était fils d'un banquier zurichois et que ses sympathies pour la gauche étaient aussi manifestes que celles de son père l'étaient pour la droite. Il est évident, étant donné que dans ce cas précis, père et fils sont une seule et même personne – à savoir, moi – qu'une telle personne ne peut pas se trouver en même temps d'un côté et de l'autre.»<sup>5</sup>

Cette anecdote dit combien il était difficile de lui coller une étiquette, de le cataloguer.

Somary possédait sans nul doute un esprit indépendant, peut-être surtout du fait de ses origines: chez lui, en famille, les débats animés étaient fréquents, les enfants étaient encouragés à s'exprimer et à défendre leurs opinions. Son père était avocat et sa mère – pianiste de talent – s'occupait de sa maison et de l'éducation des enfants. «Maman et papa s'informaient tous les jours de ce que nous avons vu et, grâce à leur grande culture générale, ils nous ont enseigné beaucoup de choses qui nous ont servi par la suite dans la vie.»<sup>6</sup> Pendant de fréquentes randonnées et promenades avec son père dans la forêt viennoise, ou en montagne, le jeune Felix avait avec lui de longues conversations sur des sujets de politique, littérature et histoire. Ses études à Vienne furent également stimulantes, à commencer par le lycée qu'il fréquenta jusqu'à 17 ans – le Schottengymnasium des Bénédictins, à l'époque considéré comme l'un des meilleurs établissements de langue allemande – puis à l'université de Vienne, également prestigieuse et renommée dans le monde entier, surtout pour ses facultés de jurisprudence et de sciences politiques. Mais c'est son expérience dans la banque qui élargira sa culture politique et économique. Somary entre dans le monde du travail en 1906, à l'âge de 25 ans, comme secrétaire de la présidence de la Banque Anglo-autrichienne (Anglo Bank) à Vienne. Fondée en 1864 par des représentants de la City de Londres résidant dans la capitale autrichienne et spécialisés dans le financement d'opérations commerciales internationales, cette banque développe avec succès ses

activités sous la houlette de son président Karl Morawitz, en particulier dans le domaine des financements industriels dans l'Est de l'Europe. C'est là que Somary prend conscience de l'importance d'une bonne connaissance des contextes historiques et politiques pour le commerce des crédits.

\*\*\*

Hélas, comme en de nombreuses autres occasions, en ce mois de janvier 1930 à Heidelberg, Somary se heurte à une désapprobation, alors même qu'il a pleinement raison. Sa première grande déception viendra avec le début de la Première Guerre mondiale: dans sa fonction de secrétaire de la présidence de l'Anglo Bank, il a pu observer de près, année après année, l'inexorable escalade des tensions dans les Balkans. Lorsqu'en 1908, l'Autriche-Hongrie décide d'annexer la Bosnie-Herzégovine, il est convaincu qu'une grande guerre est désormais imminente. Il juge alors indispensable de s'investir personnellement sur le plan diplomatique. C'est pourquoi, en 1909, après trois années à peine à l'Anglo Bank, il quitte son poste pour s'engager dans des activités politiques en coulisses à Berlin. Son président Morawitz ne comprend rien aux choix «missionnaires» de son assistant et lui demande: «Pensez-vous vraiment que la guerre soit inévitable?» Somary répond: «Non, pas inévitable, mais difficilement évitable.» Morawitz rétorque: «Cela signifie alors qu'elle peut être évitée si le grand génie, le nouveau Noé, se rend à Berlin. Sinon, gare au déluge?» Somary répond: «Cela peut paraître honteusement présomptueux, mais pour moi, c'est une certitude».<sup>7</sup>

Somary est donc convaincu que la clé de la détente réside dans le rapprochement entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne, et que seule une entente entre ces deux puissances pourra éloigner le risque d'un conflit entre l'Autriche-Hongrie et la Russie dans les Balkans. Berlin et Londres, soutient-il, doivent être prêtes à mettre de côté deux sujets de discorde: la grandeur de leurs flottes militaires respectives et la construction du chemin de fer Berlin-Bagdad. Avec l'aide du banquier londonien Sir Ernest Cassel, membre du Conseil de surveillance de l'Anglo Bank et très proche de la famille royale britannique, il parvient peu à peu à vaincre

les réticences des deux pays, à tel point que dans les premiers mois de l'été 1914, la menace d'une grande guerre semble s'éloigner. Il ne manque en pratique que les signatures des deux gouvernements au bas d'un traité lorsque l'assassinat du successeur au trône d'Autriche-Hongrie François Ferdinand à Sarajevo fait tout échouer. Pour Somary, il n'y a aucun doute: l'attentat du 28 juin 1914 est le prélude à la guerre, tandis que les diplomates sont en grande partie persuadés que tout peut encore rentrer dans l'ordre. Dans ses mémoires, il se dit fermement convaincu que la Grande Guerre aurait pu être évitée:

«Quatorze jours à peine séparaient la signature de l'accord sur Bagdad de l'attentat de Sarajevo, sans lequel nous aurions évité la terrible catastrophe. Car ce traité aurait supprimé toutes les causes de conflit entre l'Angleterre et l'Allemagne. Et qu'on ne me traite pas de présomptueux: aujourd'hui, parmi tous les vivants, personne n'a plus que moi le droit de l'affirmer, car c'est moi qui avais fourni tout le travail préliminaire pour dénouer les tensions avant qu'elles n'exploient, moi qui avais obtenu des résultats positifs sur les sujets apparemment les plus problématiques. Celui qui croit au *fatum* des Grecs peut penser que la guerre aurait éclaté de toute façon. Mais pour moi qui ai bien connu tous les aspects de la situation et ses protagonistes, cette opinion est totalement injustifiée.»<sup>8</sup>



Portrait en buste de François Ferdinand de Habsbourg en uniforme.



Somary connaît une autre grande déception en plein conflit: en mars 1916, en compagnie d'un ami de longue date, le sociologue allemand Max Weber, il rédige un mémorandum destiné à l'empereur allemand Guillaume II, pour l'alerter sur les grands risques liés à une guerre sous-marine à outrance. Mais le gouvernement allemand ne se laisse pas convaincre et décide bien vite de suivre cette voie, poussant ainsi les États-Unis à entrer en guerre en avril 1917. À la lumière de ces nouveaux développements, Somary juge inévitable une intensification du conflit, mais il constate avec surprise – à l'occasion d'un entretien au début de l'été 1917 – que le général Ludendorff a totalement sous-estimé les Américains: «Pour lui, l'entrée en guerre des États-Unis était anecdotique.»<sup>9</sup> De même, les efforts de Somary visant à réduire l'hyperinflation en Autriche-Hongrie et en Allemagne ne produisent pas de résultats concrets. Déjà, à la fin de la Grande Guerre, il alerte les autorités à ce sujet, mais l'histoire va suivre son cours dramatique: au début des années 1920, la *Mitteleuropa* est prise dans un chaos monétaire qui mine de façon permanente la stabilité politique et économique de l'Allemagne, de l'Autriche et de la Hongrie. La proposition de Somary de prononcer une faillite d'État à la fin du conflit pour assainir rapidement la situation sera dédaignée par les politiques, qui préféreront brandir l'arme de l'inflation pour aplanir les dettes publiques. Une solution que Somary juge infiniment plus néfaste:

«La faillite d'État est une intervention unique, chirurgicale, tandis que l'inflation constitue une infection permanente du sang. Après l'annulation des dettes publiques, on peut procéder aussitôt à des refinancements, tandis qu'avec l'inflation, il faut attendre que la monnaie ait conclu son «processus métabolique». La faillite, malgré les pertes importantes qu'elle provoque, clarifie la situation et les dommages globaux qu'elle entraîne ne sont rien en comparaison des terribles effets délétères de l'inflation.»<sup>10</sup>

À la fin de la Grande Guerre, l'échec de la politique en Allemagne et en Autriche-Hongrie incite Somary à partir s'installer en Suisse, où il devient associé de la banque privée

zurichoise Blankart & Cie. «La Suisse m'est apparue comme le centre financier idéal de l'Europe, parce qu'elle avait su défendre sa stabilité économique, bien qu'étant entourée des quatre grandes puissances directement impliquées dans la guerre.»<sup>11</sup> Au prix d'un énorme engagement personnel, Somary parvient à sauver le patrimoine des Rothschild, en le transférant en Suisse. Depuis un moment déjà, il était clair pour lui que l'État helvétique, resté neutre après une guerre mondiale, était devenu un «havre» de stabilité. Déjà, en 1908, à l'occasion de sa première visite à Ernest Cassel en Suisse, dans sa maison de vacances de Riederfurka pour lui exposer son plan «anti-guerre» pour l'Europe, Somary avait pris congé sur des affirmations mémorables. À la question de Cassel: «Aujourd'hui, où préféreriez-vous investir des capitaux? Berlin ou Londres?», Somary répondit: «Si mon plan devait échouer, dans aucune de ces deux villes, parce qu'elles finiraient par se ruiner réciproquement.» À cela, Cassel lui demanda: «Mais alors, où donc investiriez-vous?», et Somary répondit: «En Amérique ou ici.» Cassel commenta, totalement déconcerté: «Ici? J'y viens depuis de nombreuses années, mais je n'ai jamais considéré ce petit pays montagnard comme autre chose qu'un lieu de villégiature.»<sup>12</sup> À Zurich, sa ville d'adoption jusqu'à sa mort, Somary épouse en 1930 la comtesse May Demblin de Ville, qui lui donnera trois enfants. Deux ans plus tard, il obtient la citoyenneté suisse. De Zurich, il essaie encore d'exercer son influence et d'intervenir lorsqu'il le juge nécessaire. Certaines de ses «opérations secrètes» font mouche. Par exemple, dans les années 1920, il aide par deux fois la fragile République de Weimar prise dans les sables mouvants de la finance, en lui accordant des crédits providentiels, et avant la Deuxième Guerre mondiale, il rendra un grand service à la Suisse: en mars 1939, à la demande du Conseiller fédéral Hermann Obrecht, il se rend à Washington pour assurer à la Confédération l'approvisionnement en matières premières et denrées alimentaires pendant le conflit, et ses négociations trouvent une issue positive dès le mois de mai de la même année. Obrecht lui exprime toute sa gratitude pour cette «mission secrète» et, au printemps 1940, il l'envoie de nouveau dans la



EIDGENOSSISCHES VOLKSWIRTSCHAFTSDEPARTEMENT  
DÉPARTEMENT FÉDÉRAL DE L'ÉCONOMIE PUBLIQUE  
DIPARTIMENTO FEDERALE DELL'ECONOMIA PUBBLICA

Bern, den 20. Oktober 1939.

Herrn Dr. F. Somary  
in Zürich.

Sehr geehrter Herr Dr.!

Sie haben sich uns anerbotten, anfangs November nach den U.S.A. zu fahren, um dort die Verhältnisse an Ort und Stelle beurteilen zu können. Bei dieser Gelegenheit würden Sie auch die Vorfragen abklären, damit gegebenenfalls unmittelbar im Anschluss an Ihren Besuch eine grössere schweizerische Warenreserve in den U.S.A. angelegt werden könnte. Die hauptsächlichste Voraussetzung hierfür wird die sein, dass wir von der Regierung der U.S.A. die Gewissheit erlangen können, dass sie der Schweiz eine solche Warenreserve auch dann noch überlassen würde, wenn die U.S.A. inzwischen die Neutralität aufgeben sollten.

Wir sind Ihnen ausserordentlich dankbar, dass Sie sich hier neuerdings und unter den gegenwärtigen erschweren Verhältnissen für die lebenswichtigen Interessen unseres Landes einsetzen wollen. Wir erklären uns mit Ihrer Absicht nicht nur einverstanden, sondern wir begrüssen es lebhaft, wenn Sie Ihre Ueberfahrt baldigst unternehmen.

Mit vorzüglicher Hochachtung  
Eidgenössisches  
Volkswirtschafts-Departement

À gauche:  
Lettre du 20 octobre  
1939 par laquelle  
la Confédération  
demande officielle-  
ment à Felix Somary  
de se rendre  
en Amérique et de  
s'occuper de  
l'approvisionnement  
de matières  
premières et de  
denrées alimentaires.

capitale américaine, cette fois pour garantir les livraisons en Suisse. À l'automne de la même année, ses deux sœurs, sa femme et ses trois enfants le rejoignent à Washington où, de 1941 à 1943, il offre ses services comme conseiller financier et monétaire au ministère américain des Finances.

À la fin de l'été 1944, Somary retourne seul en Suisse, laissant sa famille à Washington afin que ses enfants puissent terminer leur études. À Zurich, il poursuit ses activités de banquier et de commentateur politique, mais toujours plus à l'écart de la vie publique, surtout après la disparition prématurée de son épouse en octobre 1950. Peu avant sa mort, en 1956, à l'âge de 75 ans, il publie ses mémoires (*Erinnerungen aus meinem Leben*). La célèbre journaliste allemande Marion Dönhoff commence sa nécrologie par une anecdote qui reflète fidèlement le caractère de cet homme hors du commun:

«J'ai récemment eu l'occasion de raconter cet épisode à une personne de ma connaissance: un correspondant allemand avait dû quitter son journal dont il ne partageait plus les orientations nationalistes. Un banquier suisse qui avait eu vent de cette histoire, sans avoir jamais rencontré le journaliste dont il lisait toutefois volontiers les articles, lui fit savoir que certains amis anonymes lui avaient ouvert un compte en banque sur lequel chacun verserait dans les dix prochains mois la somme dont il aurait besoin pour vivre, parce qu'il aurait besoin de ce temps pour trouver tranquillement un autre emploi sans avoir à se décider à la hâte. 'Auriez-vous jamais imaginé', lui demandai-je, 'qu'il existât encore de tels bienfaiteurs de contes de fées?' Et sa réponse: 'Ce banquier ne peut être que Felix Somary'. Il avait raison, c'était bien lui.»<sup>13</sup>

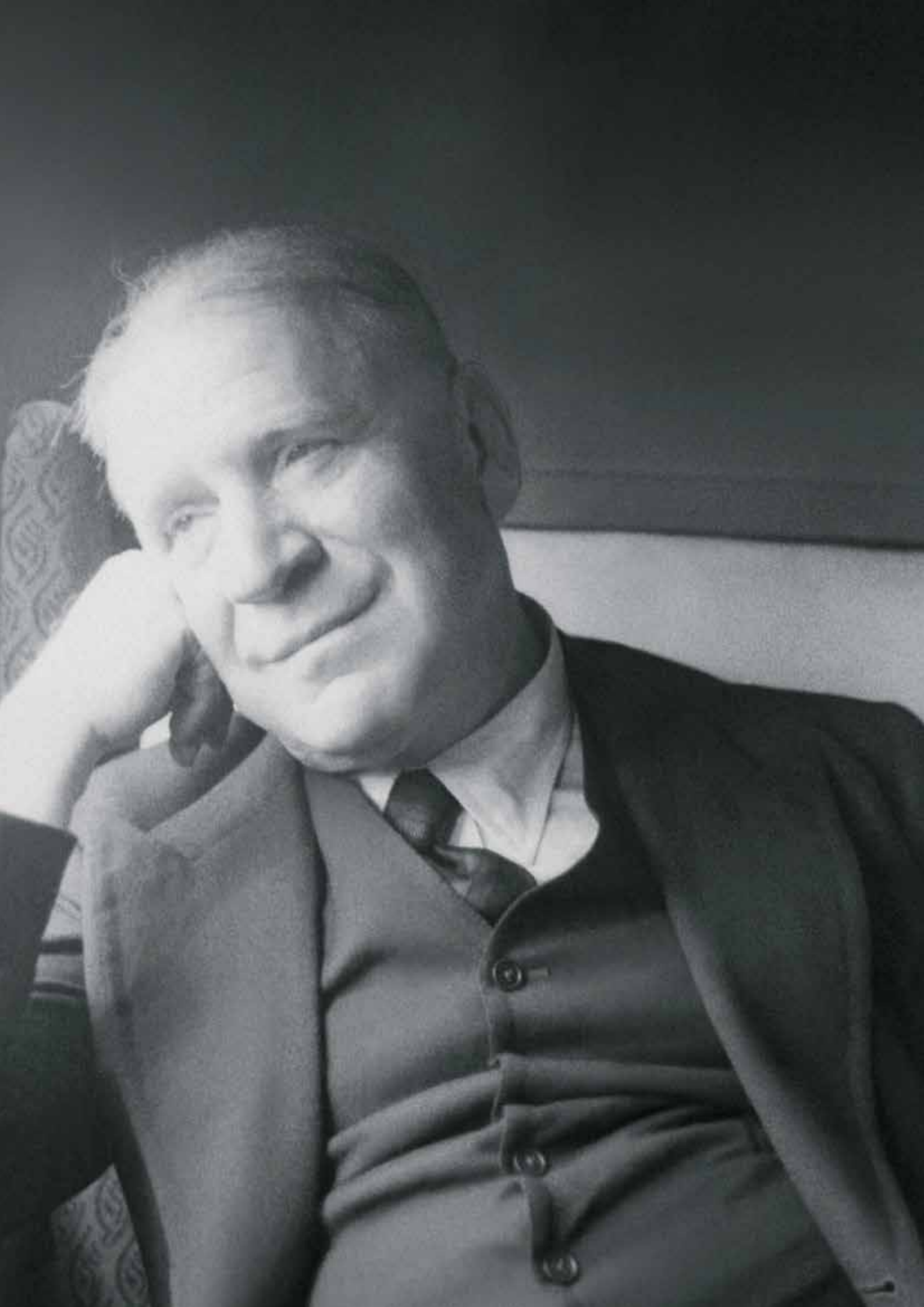
**\*Tobias Straumann**

Historien de l'économie et professeur ordinaire  
à l'Université de Zurich.

**Notes**

- <sup>1</sup> FELIX SOMARY, *Die Ursachen der Krise*, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), Tübingen 1932, pp. 45-47.
- <sup>2</sup> FELIX SOMARY, *Erinnerungen aus meinem Leben*, Avec une introduction de Tobias Straumann et une postface de Wolfgang Somary, Edition Neue Zürcher Zeitung, Zurich 2013, p. 219.
- <sup>3</sup> WOLFGANG SOMARY, *Vorwort zu den Erinnerungen*, in FELIX SOMARY, *Erinnerungen eines politischen Meteorologen*, Matthes & Seitz, Munich 1994, p. 10.
- <sup>4</sup> HUGO VON HOFMANNSTHAL, CARL JACOB BURCKHARDT, *Briefwechsel*, Fischer Taschenbuch Verlag, Francfort sur le Main 1991, p. 98.
- <sup>5</sup> FELIX SOMARY, *Ursachen*, op. cit., p. 29 (rapport présenté au congrès de la Verein für Sozialpolitik à Zurich le 14 septembre 1928).
- <sup>6</sup> FELIX SOMARY, *Erinnerungen*, op. cit., p. 18.
- <sup>7</sup> Ibid, p. 96.
- <sup>8</sup> Ibid, p. 118.
- <sup>9</sup> Ibid, p. 164.
- <sup>10</sup> Ibid, p. 191.
- <sup>11</sup> Ibid, p. 181.
- <sup>12</sup> Ibid, p. 94.
- <sup>13</sup> MARION DÖNHÖFF, *Felix Somary zum Gedächtnis: Bankier, Prophet und Menschenfreund in unserer Zeit*, in «Die Zeit», n. 31, 2 août 1956, p. 3.

Les références bibliographiques sont reportées en page XLI.



# La pensée et les valeurs de Felix Somary, à la lumière du contexte bancaire et financier actuel, avec un gros plan sur la Suisse

de Wolfgang Somary



A gauche:  
Felix Somary, durant un voyage  
en train, l'air rêveur, 1948.

Sur cette page:  
Lors d'une excursion à la montagne, 1947.

Près de soixante ans après la mort de mon père, survenue en 1956, ils sont nombreux à se demander ce que dirait Felix Somary, libre penseur et homme de solutions, de la situation économique actuelle. Ses analyses et ses prévisions fiables, formulées dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, continuent de faire de lui un visionnaire. Autrichien de naissance, devenu citoyen suisse, dans un contexte agité par les tempêtes de la guerre, il a représenté cinq pays – l’Autriche, l’Angleterre, l’Allemagne, la Suisse et les États-Unis – sans avoir jamais eu ni charge officielle, ni titre, ni carte de parti, ni grade militaire, encore moins appointements. En tant que banquier privé, il a conquis pour lui-même la liberté de se battre à tout moment pour la paix, ou tout au moins pour «le moins de conflit possible». En tant que jeune assistant de Carl Menger (1840-1921) et de Eugen von Philippovich (1858-1917), puis comme co-fondateur de la *Österreichische Schule der Nationalökonomie*, et enfin comme conseiller financier international, historien, spécialiste de science politique et juriste, il pouvait se féliciter d’avoir une pensée interdisciplinaire et transversale.

Sa carrière de banquier commence à la Anglo-Österreichische Bank de Vienne, où il parvient à contre-carrer un emprunt d’État international à la Russie dont il a prêté, dans un pamphlet, l’imminente banqueroute. Dans un premier temps, sa position suscitera beaucoup de surprise, avant d’être largement suivie. Déjà en 1909, redoutant le risque de guerre, il renonce à prendre le poste de son supérieur à la banque et part s’installer à Berlin dans l’intention d’aider à apaiser les tensions entre l’Allemagne et l’Angleterre. Son principal interlocuteur en Angleterre est Sir Ernest Cassel (1851-1921), financier très influent et beaucoup plus âgé que lui, banquier du roi Édouard VII. L’idée de Somary – favoriser une entente entre ces deux États rivaux – conduit à des transactions financières internationales sur fond de tractations politiques, comme le prêt considérable accordé à la ville de Budapest par plusieurs États. Ces efforts ont pour effet, d’une part, de ralentir l’armement de la flotte allemande et, d’autre part, côté anglais, d’influer sur le projet de chemin de fer Berlin-Bagdad en tenant compte des intérêts de l’Angleterre qui

finit par lever ses réserves. Hélas, l’assassinat de l’archiduc François-Ferdinand met fin à ces démarches.

Pendant la Première Guerre mondiale, Felix Somary protège la Belgique des prétentions financières de l’Allemagne, puissance occupante. Il organise avec l’entrepreneur allemand Walter Rathenau (1867-1922) le rationnement des denrées alimentaires, rédige avec son ami Max Weber un mémorandum pour l’empereur allemand Guillaume II (1859-1941) dans le but de décourager l’Amirauté de poursuivre son projet de renforcement de sa flotte de sous-marins. En outre, il finance le groupe de travail pour la *Mitteleuropa* de Friedrich Naumann<sup>1</sup> (1860-1919), institué pour servir les intérêts de la Pologne, de la Bohême, de la Hongrie et des pays slaves du sud (devenus plus tard Yougoslavie) sous l’égide de l’Autriche et de l’Allemagne.

Après la Grande Guerre, sur fond de famine à Vienne, Felix Somary soutient la création par les États-Unis de la Commission Hoover, qui permettra un généreux approvisionnement en denrées alimentaires. Par la suite, en 1919, il décide de s’installer en Suisse où il

Poster de la Anglo-Österreichische Bank, lithographie sur papier, s.d. Cinq images distinctes illustrent les secteurs qui ont concouru à déterminer les économies des Puissances centrales et des Forces de l’Entente avant la Grande Guerre.



devient associé de la banque Blankart & Cie, dont le siège se situe au 7, Stadthausquai, à Zurich. Il a pour associés Jacques Blankart-Schrafl, colonel commandant la région territoriale du Tessin et de la Suisse intérieure, et Arturo Reitler, ancien directeur de la Banca Commerciale di Milano. Son projet: diriger une banque qui, par sa réputation et sa fiabilité de crédit, va pouvoir contribuer au sauvetage économique de l'Autriche vaincue grâce à la gestion du patrimoine des Rothschild, des Bleichröder et des Pletschek. Un projet qui atteint en partie son objectif avec le prêt de la Société des Nations (*Völkerbunddanleihe*). À cette époque, la banque connaît une forte croissance. Deux ans déjà avant le krach d'octobre 1929, elle tient ses clients éloignés de la Bourse. Ainsi, lorsque trois ans plus tard, Felix Somary prédit de grands bouleversements boursiers dans son pamphlet *Krisenwende* (paru en anglais sous le titre: *End the Crisis! - A Plea for Action*), sa banque est bien placée pour conserver cette tendance positive jusqu'à la veille de la Deuxième Guerre mondiale.

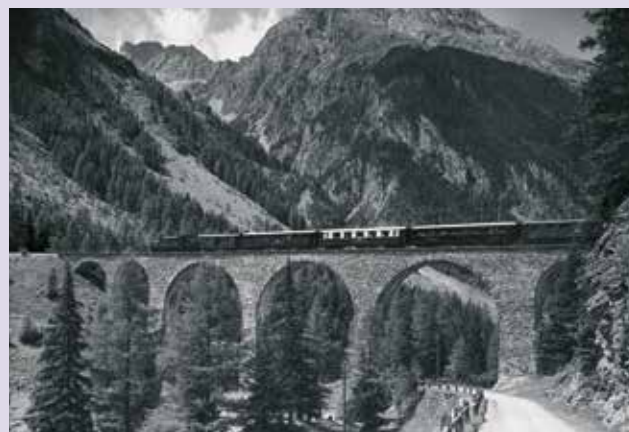
«Mais combien de temps va durer la crise?». À cette question, qui à l'époque circule avec beaucoup d'insistance au sein du ministère allemand des Finances, Somary répond sans hésiter:

«Il faudra que soient remplies ces trois conditions, et dans cet ordre précis: assainissement du système bancaire à Vienne et Berlin par la crise; abandon de l'étalon-or pour la livre sterling et effondrement du groupe industriel suédois d'Ivar Kreuger [producteur d'allumettes].»

Une fois les deux premières conditions réalisées, voici ce qu'il répond à ceux qui lui demandent s'il faut encore attendre la troisième: «Cela ne devrait plus tarder.» Et voilà que, quatre semaines à peine plus tard, Kreuger se suicide, enseveli sous les décombres d'un château de dettes. Cette «sûreté de pronostic» ne manquera pas de causer quelque embarras à Felix Somary, qui se trouve soudain assailli par une vague de demandes de «prophéties».

Bien que n'étant pas membre de l'Association des banquiers suisses - à laquelle il dit préférer l'Association des paysans, qui lui

paraît plus «sympathique» - Somary exerce une forte influence sur les transactions financières internationales en Suisse, d'où par deux fois il lance un sauvetage en faveur du gouvernement de la République de Weimar. En outre, il compte parmi les fondateurs de la MITROPA (Compagnie de wagons-lits et restaurants d'Europe centrale). Sa participation à cette *joint-venture* franco-allemande témoigne de l'importance que revêtait pour lui le chemin de fer en tant que vecteur de circulation entre les pays.



Le 4 février 1937, à l'invitation du cercle des étudiants de l'Université de Zurich, il tient une conférence sur les problèmes de la Suisse (*Die Gegenwartsprobleme der Schweiz*). Il y exhorte son auditoire à se préparer sans plus tarder à la guerre, tout en évoquant l'incomparable cadre politique dont peut s'enorgueillir la Suisse, cette démocratie d'une grande maturité qui n'a jamais cédé aux démons de la démagogie ou de la tyrannie. Il souligne, en outre, l'importance d'une coopération à parts égales entre les grandes puissances du continent européen (France, Grande-Bretagne et Allemagne), appelant de ses vœux une plus grande présence des valeurs spirituelles et morales dans la vie publique. Et il conclut:

«Une défense efficace ne peut se fonder que sur une reconnaissance claire des sacrosaints droits fondamentaux de tous. En Suisse, la vie, la liberté, l'honneur et la propriété sont soustraits à l'arbitraire de ceux qui se succèdent au gouvernement et qui doivent, comme tout le monde, se conformer aux lois; c'est exactement ce qui distingue l'individu libre de l'esclave. Ainsi, chacun, à titre personnel,

assume la pleine responsabilité de ses actes, en son âme et conscience. Il ne la délègue pas à un autre individu qui se chargerait de tout; ce sont ces valeurs qui nous distinguent des païens et qui, depuis deux millénaires, sont à la base de la culture européenne. Si nous tous, citoyens de ce pays, sommes pétris de cet idéal, animés par ce credo selon lequel la vie, privée de ces droits sacrosaints, ne vaut pas la peine d'être vécue, alors nous aurons la force morale de résister à toutes les tempêtes et de guider les nations voisines, tel un phare, vers un avenir heureux.»

Ce discours reçoit un vaste écho et précède de quelques jours la visite que lui fait le Conseiller fédéral Hermann Obrecht (1882-1940), chef du Département de l'économie publique, chef de file des paysans et membre influent du Parti libéral, considéré par Somary comme l'une des figures les plus intéressantes de la bourgeoisie suisse. Après des discussions approfondies, les deux hommes arriveront à une conclusion univoque: la Suisse doit se préparer sans plus tarder à la guerre, et prendre les mesures nécessaires afin que chaque famille – sous la houlette des excellentes ménagères suisses – puisse se constituer des réserves de denrées alimentaires sans que l'État ait à en assumer le financement et les coûts de distribution, hormis pour les familles les plus pauvres. Cette initiative aura pourtant du mal à atteindre son objectif à cause de la mauvaise volonté de l'administration qui tente de la contrecarrer.

C'est alors que Somary comprend la nécessité de faire des acquisitions massives de matières premières – plus précisément de denrées alimentaires – en Amérique. Le Conseiller Obrecht devra exercer de fortes pressions pour résister aux courants contraires qui balaient le Palais fédéral et se contenter d'une solution de compromis: la passation de contrats à options au lieu de contrats fermes, comme l'avait imaginé Somary. Berne mettra trop longtemps à se convaincre de l'imminence du conflit. Les divergences d'opinion au sein du gouvernement dureront jusqu'au 20 octobre 1939, date à laquelle Somary reçoit

enfin d'Obrecht le feu vert officiel pour la conclusion de contrats à options avec les États-Unis, après qu'il a effectué plusieurs «visites informelles» pour préparer le terrain.

Voici ce qu'écrit mon père:

«Je me suis trompé de six mois sur la date de début de la guerre, parce que j'ai surévalué l'intelligence de Londres et de Paris. Pour l'économie de guerre suisse, toutefois, cette erreur constitue la première des quatre circonstances heureuses de cette période belliqueuse, les trois autres étant la tardive entrée en guerre de l'Italie, l'entrée en guerre des États-Unis et, entre les deux, l'ouverture d'un corridor en direction de l'Espagne et du Portugal (grâce au régime collaborationniste de Vichy). Si la guerre avait éclaté juste après l'occupation de Prague, cela aurait provoqué une véritable catastrophe sur le front des approvisionnements. À cette époque, comme à d'autres d'ailleurs, nombreux étaient ceux qui voyaient en moi un incorrigible «oiseau de mauvais augure», mais ceux qui, dans de semblables situations, refusent d'envisager le pire sont des irresponsables. Dans l'éventualité d'une guerre, tout programme pour le ravitaillement du pays doit envisager le blocus total. Ne croyons pas que les circonstances imprévues soient toujours favorables, comme cela a pourtant été le cas, grâce à Dieu, pour la Suisse dans la Deuxième Guerre mondiale.»

Un tel avertissement est aujourd'hui encore d'une certaine actualité: à notre époque où les cyber-attaques risquent de devenir toujours plus perfides et raffinées, l'économie pourrait d'un coup se retrouver privée de ses centres névralgiques et de ses sources d'approvisionnement.

Une fois accomplie sa mission liée aux contrats à options, Felix Somary reste aux États-Unis, tout d'abord comme médiateur entre le ministère des Finances américain et les banques suisses, pour essayer d'éviter le blocage des avoirs suisses, puis en



tant que conseiller monétaire auprès du gouvernement à Washington et conseiller du gouvernement autrichien en exil, présidé par Otto de Habsbourg et explicitement reconnu par le président Roosevelt.

Après la Deuxième Guerre mondiale, Felix Somary reprend ses activités dans le monde de la finance. Il continuera de diriger la banque Blankart & Cie Inhaber Somary & Cie, jusqu'à sa mort. Après le décès de sa femme, survenu en 1950, il écrira son propre testament politique, *Krise und Zukunft der Demokratie*, dans lequel il expose, entre autres, son analyse de la Révolution française, événement historique qu'il considère comme une grande tragédie, un malheur qui, du fait de l'incompatibilité entre liberté et égalité, a ramené les hommes à l'époque préchrétienne, dont nous sommes en train de vivre le cinquième acte. Dans le bâtiment de sa banque, Felix Somary installera une véritable «bibliothèque des révolutions», remplie de livres et documents consacrés à ce thème ainsi qu'à celui des guerres civiles. Lui qui en connaissait bien le contenu, il considérait qu'il n'est pas possible de se projeter entièrement dans une autre époque, d'en connaître toutes les circonstances, les situations, les hasards. Difficile en effet de sonder l'esprit des hommes qui l'ont traversée, de connaître leurs attentes, leurs ambitions et leurs motivations. «En vérité, les choses se sont passées très différemment,» disait-il. Et pourtant, il savait reconnaître en un éclair les moments clés de l'Histoire.

Que dirait mon père, aujourd'hui, de l'alliance entre les nations européennes? «L'alliance entre la France et l'Allemagne peut décréter la fin de l'ère des États nationaux: l'humanité ne pourrait recevoir de plus beau cadeau», écrit-il en 1952 dans *Krise und Zukunft der Demokratie*. Mais déjà, le 1<sup>er</sup> décembre 1930, au Royal Institute of International Affairs il avait exhorté l'Angleterre, l'Allemagne et la France à se réconcilier, en prononçant ces mots:

«La Grande-Bretagne a le devoir de remettre d'accord la France et l'Allemagne. Si elle n'a ni la volonté, ni la force de le faire, cela sera le début d'une période sombre, à laquelle les historiens

de demain ne pourront donner qu'un seul nom: 'l'entre-deux-guerres'».

Néanmoins, son point de vue sur l'actuelle Union européenne ne serait pas forcément bienveillant, à en juger par certaines notes inédites:

«Il est en train de s'accomplir un dessein qui réunit de nombreuses caractéristiques favorables à l'avènement de la tyrannie: la destruction du fédéralisme par la mise en place d'un État central ou par la substitution d'un État fédéral à la fédération des États. Au-delà du jugement que l'on peut porter sur les quatre «guerres fratricides» en Suisse, aux États-Unis, en Italie et en Allemagne, elles ont toutes levé un obstacle qui, par le passé, s'était dressé contre l'avènement des dictatures. La forte concentration de pouvoirs facilite la tâche de l'usurpateur dans sa prise de possession de l'appareil d'État et rend difficile l'opposition.»

Cette injonction à défendre le fédéralisme dans le contexte actuel s'applique particulièrement à la Suisse.

Comment Felix Somary s'exprimerait-il aujourd'hui au sujet du secteur bancaire, après les événements qui l'ont profondément transformé? La thèse selon laquelle les instituts de crédit génèrent de l'argent «à partir de rien» est commentée dans ses mémoires de 1955 (*Erinnerungen*), mais il s'était déjà exprimé sur ce sujet bien avant, dans son essai *Bankpolitik*, non seulement dans la troisième édition de 1934 (pp. 19-20 et 72-73) mais déjà dans la première, en 1915:

«D'éphémères théories à la mode ont attribué aux banques une importance décisive dans la reprise économique; mais ceci est totalement en contradiction avec la réalité. Des quatre théoriciens qui ont soutenu cette hypothèse, le plus important a coulé, le second s'est suicidé après avoir perdu la totalité de son patrimoine hérité, le troisième n'a jamais vu comment fonctionne une banque et le quatrième a totalement changé d'opinion. Toutefois, cette «légende des dépôts» fait tache d'huile et continue de se répandre

FELIX SOMARY  
BANKPOLITIK

ZWEITE  
AUFLAGE



---

---

**Ein Buch für Bankleiter  
und solche, die es werden wollen.**

Brosch.  
M.  
12.—

*Das Buch hat sich die Aufgabe gestellt, unter Berücksichtigung der Lehren und Erfahrungen der Vergangenheit ein Bild der internationalen Banksituation zu entwerfen, das nicht bloß für den Augenblick Geltung hat. Es unternimmt den Versuch, die Entwicklungstendenzen zu erfassen und die Wirkungen der Volkswirtschaft auf die Banken darzustellen.*

Geb.  
M.  
15.—

---

---

VERLAG VON J. C. B. MOHR (PAUL SIEBECK) TÜBINGEN

malgré la réalité de la situation. Le seul et unique responsable de l'inflation est l'État. L'inflation n'est pas possible sans l'État, ni contre lui.»

Dans cet essai, *Bankpolitik*, avec lequel il introduit l'argument «banque» dans l'économie politique, Somary examine les diverses hypothèses selon lesquelles ce ne seraient pas les titulaires de comptes qui seraient créanciers de leur banque mais, qu'à l'inverse, ce seraient les banques qui seraient en un sens leurs créanciers, du fait qu'elles «multiplient leur argent». «La thèse de la 'capacité multiplicatrice des instituts de crédit' est très largement diffusée dans la nouvelle littérature», observe-t-il, tout en résumant ainsi sa pensée:

«Nous contestons résolument ce lieu commun, car les banques ne créent pas les dépôts, elles les reçoivent. [...] L'augmentation des moyens dans le système des instituts de crédit n'est possible que par le biais de: a) l'acquisition de capitaux à l'étranger; b) l'accroissement du système des transferts au détriment des paiements au comptant (pas très important dans les pays économiquement développés, dans lesquels les limites de chacun de ces systèmes ne bougent presque pas); c) le recours soutenu à des fonds provenant de la banque centrale»<sup>2</sup>.

Sur le rôle du banquier – faisant sans doute référence au banquier privé, figure «en voie de disparition» – voici ce qu'il écrit dans ses notes les plus récentes:

«Par rapport à l'État, le banquier est passé du rôle de marteau à celui d'enclume. Les plus grandes figures de ma jeunesse n'ont pas encore, à ce jour, trouvé de dignes successeurs. Et pourtant, les problèmes du présent nécessiteraient plus que jamais l'imagination du banquier indépendant, car ce n'est pas un appareil bureaucratique national ou international qui pourra mettre fin au chaos financier, et encore moins une organisation étatique conditionnée par des intérêts particuliers.»

[...]

Dans un État démocratique, le politique doit soigner les apparences, faire comme si le peuple était toujours infaillible et qu'il ne faisait que mettre en œuvre ce que le peuple lui commande. Il s'agit là, si l'on se réfère à la gestion de l'argent, d'une position qu'aucun banquier digne de ce nom ne pourrait partager. La maxime de Ricardo<sup>3</sup> – 'vendre quand tout le monde achète, et vice-versa' – vaut encore aujourd'hui; car toute personne judicieuse vend en phase de hausse et achète en phase de baisse. Savoir sortir à tout moment du marché, et savoir choisir le moment opportun pour le faire, voilà le véritable art du banquier. Sa grande récompense est de réussir à guider ses amis à travers les guerres et les crises, quand il faut savoir aller en toute conscience à l'encontre des tendances du moment, sans prendre garde aux cris qui montent de la place. Si la deuxième moitié de ce siècle devait ressembler à la première, il ne serait pas judicieux de conseiller aux jeunes de se lancer dans ce métier.»

Et, toujours dans ses dernières notes:

«'Vers la stabilité économique par la manipulation de la monnaie', telle est la devise du moment. Et pourtant, c'est exactement le contraire que devrait faire un banquier s'il ne veut pas se tromper. En effet, étant donné qu'il est essentiellement créancier de l'État, la falsification de l'argent – car c'est bien ainsi que l'on doit appeler la manipulation monétaire – à l'œuvre depuis déjà quatre décennies (1914-1952), est absolument contraire à ses intérêts vitaux.

Par le monopole de l'émission de monnaie, l'État dispose du plus efficace instrument d'expropriation, ou de détournement de la propriété, sans limites ni règles. [...] La période de guerre a conduit au contrôle absolu de l'argent par l'État, à la disparition de la monnaie métallique et à la monopolisation du billet de banque, subordonnant de façon directe ou indirecte son émission au pouvoir de l'État. Et ce, partout où circule de la monnaie papier nationale dont l'État détermine le volume et la

valeur: un argent qui, à cause de l'endettement croissant, était et continue d'être sujet à une dévaluation toujours plus importante. [...] Grâce à l'élimination de la monnaie métallique et à la monopolisation de l'émission de billets de banque, l'État peut mettre en œuvre à brève échéance la spoliation de sa population. [...] Il est paradoxal que l'on défère au débiteur la possibilité d'imprimer de la monnaie qui ira réduire sa dette; et tout aussi singulière est la pratique fiscale qui se fonde sur le principe qu'une monnaie dévaluée 100 fois soit prise en compte de la même manière qu'avant sa dévaluation.»

À mon avis, ce sont les gouvernements et leurs banques centrales qui sont responsables de la «création d'argent à partir de rien». On cherche actuellement une issue, à travers une nouvelle institution définie comme «monétative» ou par le biais de crypto-argent de type *bitcoins*. Le pouvoir «monétatif», qui serait le quatrième pouvoir des États, à côté du législatif, de l'exécutif et du judiciaire, aurait pour fonction de limiter l'influence de l'État sur l'argent et par conséquent d'adapter la masse monétaire aux besoins courants de la population. Felix Somary, en tant que co-auteur du livre *Geschichte der Bank of England* [histoire de la Banque d'Angleterre], d'Eugen von Philippovitch (sorti en 1911), dirait à ce sujet que c'était autrefois la fonction d'une banque centrale, comme le montrent les exemples de la Bank of England – qui, n'étant pas conditionnée par l'État, a su garantir la stabilité de la livre sterling jusqu'au début de la Grande guerre en 1914, et de la Federal Reserve, qui a dû faire une croix dessus à cause de l'entrée en guerre des États-Unis peu de temps après sa fondation en 1913, mais dont la fonction était fondée sur la couverture-or, le taux d'escompte et l'émission de billets de banque contre effets de commerce.

Felix Somary dirait qu'on ne peut retirer à l'État la souveraineté sur l'argent qu'avec le retour à l'étalon-or<sup>4</sup> et, en parallèle, à la politique d'escompte pratiquée par une banque centrale indépendante. Une solution très frustrante pour les gouvernements qui ne

peuvent pas compter sur des réserves en or suffisantes (et à laquelle ils manifestent leur hostilité depuis de nombreuses années par des interventions massives sur le marché de l'or). Une fois, alors que j'étais étudiant en économie à l'université, mon père m'écrivit:

«L'importance de l'or tient au fait qu'il est indestructible. Ce qui veut dire que tout le métal produit au cours des siècles existe encore et que la production actuelle n'atteint que 3% par an de cette quantité. Un chiffre suffisant pour une expansion économique à inflation contrôlée. Après la guerre, l'or s'est concentré entre les mains de quelques États: Amérique, Russie et Suisse. Les Anglais le jugent obsolète parce qu'ils n'en ont plus, mais c'est un peu simpliste. Si l'économie, en temps de paix, parvient à se remettre d'aplomb, l'étalon or redeviendra universel parce qu'il est irremplaçable.»

Ces paroles confirment à quel point mon père était capable de voir au-delà de la méfiance populiste vis-à-vis de l'or, d'autant plus que ce métal aurait pu non seulement constituer un frein important à la dévaluation de l'épargne, mais aussi empêcher le financement de longues guerres. Dans son esprit, il ne s'agissait pas de réintroduire spontanément la couverture-or, mais plutôt d'imposer sa restauration, au terme d'une crise de confiance dans les principales valeurs non couvertes par le métal jaune. Si la Suisse avait renoncé à adhérer au Fonds monétaire international, elle n'aurait jamais été contrainte d'abolir la couverture-or du franc.

Selon les calculs de Felix Somary, si l'or n'avait pas été abandonné en tant que «phare monétaire», la Première Guerre mondiale n'aurait pas pu durer plus de deux ans, et la Deuxième Guerre n'aurait carrément pas pu commencer. Et si, pendant la Grande Guerre, les Américains avaient augmenté énergiquement le taux d'escompte, les Européens auraient vu se volatiliser l'argent propre à financer leurs activités belliqueuses, et de même, l'intervention militaire des Américains n'aurait pas été nécessaire. Il aura fallu cent ans

pour constater que les intérêts de tel ou tel gouvernement ne vont pas toujours de pair avec le bien-être du peuple. Est-ce à dire qu'en fin de compte, le pouvoir politique est exercé par de petites minorités bien organisées? C'est une question qui semble avoir donné à Felix Somary matière à réflexion, sinon pourquoi se serait-il consacré, dans les dernières années de sa vie, à une lecture aussi attentive du volume de Gaetano Mosca (1858-1941), *Elementi di Scienza politica*<sup>5?</sup> (1896 puis 1923, 2<sup>e</sup> édition augmentée).

De même qu'il considérait toute forme de dépréciation monétaire comme une tromperie vis-à-vis de l'épargnant et du consommateur – jugement qui, en ces années caractérisées par des taux d'intérêts proches de zéro, aurait été certainement encore plus sévère – mon père était d'avis que la dévaluation d'une monnaie était une insulte à la confiance. En effet, dans ses mémoires de 1955, il écrit:

«Sur le terrain économique, aux frontières de notre pays, je vois se développer de 'mauvaises mœurs'. Depuis la dévaluation américaine, la manipulation de l'argent a été élevée au rang de théorie économique moderne par des professeurs de peu de morale. La dévaluation de la monnaie est devenue le remède à tous les maux. Deux États seulement en sont restés éloignés: les Pays-Bas et la Suisse qui, pour être restés neutres, servent de débouché à l'or des pays voisins; c'est pour cela qu'ils ont pu acheter plus aux autres, mais que d'autre part, ils ont pu leur vendre moins. C'est pour cette raison que l'industrie d'exportation a invoqué des baisses de prix, soutenue en cela par une bonne partie de la presse en France et en Angleterre. Dans ces pays, la prétendue dévaluation imminente de la monnaie suisse et de la monnaie hollandaise a été claironnée avec insistance, même par des sources proches des gouvernements nationaux.»

Et il ajoute:

«La Banque nationale suisse a su résister aux attaques les plus véhémentes,

et a fermement affirmé son intention de ne pas céder aux pressions. Au début de l'année 1936, à la demande du président Bachmann<sup>6</sup>, j'ai convaincu les responsables du Parti social-démocrate et des syndicats des graves dangers d'une dévaluation, surtout pour les travailleurs d'un pays qui est contraint en grande partie à s'approvisionner à l'étranger. Puisque la tradition du 'bon argent' est bien enracinée dans la population – et que la dévaluation ne serait jamais acceptée par une votation parlementaire et populaire – le Conseil fédéral a envisagé de l'imposer par décret, dans des circonstances qu'il n'est pas digne de rappeler. Ce samedi après-midi, j'ai consolé mon ami Bachmann, qui était en proie au plus profond désarroi. Il y a à peine dix ans, la dévaluation d'une monnaie couverte par l'or à 100% aurait fait hurler à la faillite frauduleuse. Aujourd'hui, voilà qu'on invoque la 'théorie du pouvoir d'achat'. [...] Ce n'est pas un jour glorieux, mais on l'oubliera à condition qu'il demeure une exception. [...] Depuis qu'à la fin des années 1920, les Japonais ont mis toute leur énergie à remédier au malaise croissant de leur monnaie, le sentiment de honte n'existe plus, et nombreux sont ceux qui se sont empressés de recouvrir leur honte du manteau de la science.»

Felix Somary n'aurait pas hésité à exprimer cette opinion même fin 2011, lorsque la Banque nationale suisse a, de fait, dévalué le franc en fixant un taux de change minimum contre l'euro et déclaré qu'elle était prête à acquérir sans limite des devises pour défendre cette parité. Une manœuvre qui, en l'absence de consentement populaire, a arrimé notre solide franc suisse à la fragile monnaie européenne, et que le secteur du tourisme a réclamée à grands cris pendant cette année où il a eu à se plaindre, non pas de la force du franc, mais bien plutôt de mauvaises conditions climatiques (mars sans neige et juillet très pluvieux). Aujourd'hui, c'est ce facteur qui semble être le principal responsable de la baisse des réservations par rapport à l'année dernière (passées de - 2,5 à - 4%). Je considère comme

absolument légitime la fermeté de mon père quant à l'importance de la stabilité de la valeur de l'argent, tout d'abord parce que la confiance en dépend, mais aussi pour une autre raison bien simple: on n'a pas le droit de tromper les épargnants et les consommateurs, qui ne sont pas organisés politiquement, au bénéfice des puissants lobbys. Mon père, parlant des négociations sur la paix sociale en Suisse entre syndicats et patronat auxquelles il participa dans les années 1930, affirme avoir plus de considération pour la collectivité dans son ensemble que pour les intérêts particuliers de certains groupes. Si j'attribue une telle valeur à ses commentaires sur la dégradation de la valeur de l'argent, c'est qu'aujourd'hui beaucoup de gens s'interrogent sur l'essence, la nature et la substance de l'argent. Cela est symptomatique d'une incertitude diffuse et donne lieu à toutes sortes de théories que mon père réfuterait sans doute, en faisant observer ceci: au bout du compte, c'est la marchande derrière son étal qui décide de ce qu'est l'argent. C'est la confiance qui est à la base de l'argent.

En abandonnant son audacieuse et surprenante «stratégie du réduit national», la Suisse s'est mise dans une position vulnérable. Comme l'a fait remarquer un de ses ex-ambassadeurs à l'époque où les États-Unis faisaient pression sur certaines banques helvétiques, au nom des héritiers de titulaires de comptes portés disparus: «En Amérique, on a perdu l'estime qu'on avait pour la Suisse lorsque celle-ci a cessé de manifester clairement sa volonté d'agir sur les lignes de partage des eaux au niveau européen.» À cette époque, même le Fonds Monétaire international a exercé des pressions sur la Confédération helvétique pour l'inciter à vendre une grande partie de ses propres réserves en or et par conséquent à abolir la couverture-or du franc. On a cédé à ces pressions sans opposer de résistance. Jusqu'en 1952, la Suisse pouvait s'enorgueillir d'être le seul pays d'Europe occidentale à posséder une armée digne de ce nom et elle était encore estimée des Américains. Une Suisse en accord avec les principes de mon père serait plus attentive aux avantages liés à sa neutralité et, par conséquent,

plus à même de jouer son rôle traditionnel de médiatrice dans les controverses entre les autres peuples, sans se compromettre dans des alliances superflues. Le dicton suisse «Die Suppe wird nicht so heiss gegessen wie gekocht» («on peut toujours laisser la soupe refroidir avant de la manger») permet à la Suisse de trouver des «voies moyennes» pour d'autres pays, mais cette vision ne lui permet pas de s'aider elle-même dans un conflit avec des adversaires irréductibles.

Si l'on s'interroge sur les valeurs représentées par Felix Somary et dans quelle mesure elles devraient être appliquées au contexte bancaire et financier actuel (d'ailleurs, certaines le sont déjà), voici quelques préceptes que l'on pourrait retenir: 1) maintien des principes fédéralistes, parce qu'ils servent de modèle à d'autres pays; 2) cohésion étroite entre les quatre groupes linguistiques, car c'est un bon exemple de société multiculturelle; 3) défense de la neutralité comme valeur essentielle de la Confédération, indispensable à sa fonction de conciliatrice dans les controverses entre d'autres peuples; 4) soutien à la production agricole destinée à l'alimentation, parce que la fragilité politique générée par Internet nous impose un plus grand degré d'autonomie, particulièrement face au risque de disparition des paysans et d'abandon des campagnes; 5) cohésion des partenaires sociaux, que le pays a conquise de haute lutte et qu'une immigration incontrôlée risquerait aujourd'hui de compromettre; 6) défense de la stabilité du franc, indépendamment des pressions des partis politiques et/ou de groupements d'intérêts économiques; 7) séparation entre instituts de crédit et banques d'investissement; 8) mesures courageuses d'assainissement, douloureuses mais indispensables, pour corriger des mesures erronées; 9) exclusion du risque de responsabilité civile dans les investissements; 10) prévention du risque de blocage des avoirs déposés dans d'autres États; 11) lutte contre l'introduction de limitations dans les transferts d'argent. Cela peut sembler démodé, mais il ne faut pas oublier que les banques sont créancières de l'État. Quand elles deviennent *too big to fail*, elles mettent en jeu leur principal actif,

la confiance, comme cela a été plusieurs fois le cas récemment et comme cela pourrait se reproduire.

Voici ce que Felix Somary pourrait conseiller en premier lieu à un banquier d'aujourd'hui: dans une époque de culture de masse et d'homogénéisation, veiller à garder ses distances par rapport aux modes du moment. Mon père considérait le communisme comme un épisode, et le nationalisme comme le pire des maux, mais il voyait aussi dans la culture de masse le danger de la «normalisation collective», de l'assimilation par le lavage de cerveau et la servilité. Autant de conditions qui ouvrent la voie aux dictatures.

On ne peut pas observer la situation financière hors de son contexte: dans le paysage actuel, où les nouvelles technologies sont partout, où les priorités se superposent et s'interpénètrent, où les connaissances se développent, tous les domaines sont étroitement liés. Le banquier doit être à l'affût, se tenir au courant de tout, surtout dans le domaine de la politique où il doit avoir une vue d'ensemble et s'abstenir de réaliser des opérations qu'il n'est pas en mesure de contrôler totalement. Un banquier ne doit pas se laisser tenter par les simplifications hâtives, du type «je ne comprends pas le produit que je vends dans ma banque mais il a été créé par un prestigieux mathématicien et il fonctionne». «John Law aussi était un mathématicien de renom en son temps, cela ne l'a pas empêché de conduire la France à la faillite», aurait dit Felix Somary.

Dans ses notes, il écrit:

«Croyez-en un vieux banquier: méfiez-vous au maximum quand vous entendez des paroles chargées comme «danger de guerre», «despotisme», «milliards», etc. [...] Pouvoir sortir du marché à tout moment et ne pas rater le moment opportun pour le faire, voilà le véritable art du banquier. Sa grande récompense est de pouvoir guider ses amis à travers les guerres et les crises.»

Dans sa pensée, on devine un autre conseil: faire preuve d'intelligence dans le choix de ses clients, parce que c'est cela qui permet

au banquier de se tenir éloigné du marché dans les périodes troublées, voire de faire des choix à contre-courant pouvant même sembler erronés pendant un ou deux ans. Selon Felix Somary, aujourd'hui – ou même depuis 100 ans – nous vivons dans une économie de guerre jamais terminée, ce qui réduit de façon considérable les temps d'amortissement (et par conséquent d'accélération) du progrès technologique. C'est là un phénomène qui crée une constante pression sur les marchés des capitaux et ne permet pas une élimination régulière des dettes accumulées pendant les conflits. Mais alors, les produits issus de l'économie de guerre comme l'avion, Internet ou la téléphonie mobile ne généreraient donc aucune richesse? J'en doute, répondrait mon père: les compagnies aériennes, depuis leur création, ont perdu autant d'argent qu'elles en ont gagné; Internet est une arme capable de détruire les avantages qu'elle a apportés; quant au smartphone, en plus d'anéantir la capacité à percevoir «ce qui se passe là où l'on se trouve», il amplifie énormément la fragmentation. Quelle voie Felix Somary nous suggérerait de suivre à l'avenir? Il me semble l'entendre encore: «Ne sous-évaluez jamais l'inventivité et l'imagination des hommes (quand il s'agit de se tirer de la panade).»

Certains lecteurs pourraient aussi se demander quelle politique d'investissement mon père conseillerait aujourd'hui aux caisses de retraites. Dans une optique à long terme, il leur dirait sûrement d'investir dans les installations de traitement de l'eau, dans les produits alimentaires de type «comfort food» et dans des sociétés de services publics bien capitalisées. Son critère de choix serait en priorité le caractère indispensable du produit.

Avant de conclure, j'aimerais dire quelques mots des modèles et des sources d'inspiration de mon père, parce qu'il ne va pas de soi qu'un banquier décide d'abandonner son métier pour s'impliquer – sans aucun titre de gloire ni compensation financière – dans des négociations au plus haut niveau de l'État entre cinq nations. Son premier et unique employeur, Morawitz, lui dit un jour:

«Vous auriez mieux fait de devenir cardinal que banquier.» Mais mon père, convaincu que sans paix entre les peuples, les banques n'ont pas d'avenir, écrivait: «Une idée qui garantit la paix vaut plus que le travail de millions de personnes dans l'industrie de guerre.»

Je me souviens encore de sa profonde émotion devant le Saint Jean Baptiste du Titien («une voix dans le désert»), ou lorsqu'il lisait des éditions originales de Thomas More, qui sacrifia sa vie en résistant à son roi. Il a aussi été inspiré par des personnalités ouvertes sur des horizons universels comme Eugène de Savoie, Antoine-Henri de Jomini, Ulysse von Salis, Pompejus von Planta, Theodor de Reding, Jacques Necker et Albert Gallatin, qui, loin de leur lieu de naissance, ont pris part, avec science et conscience, au grand théâtre du monde. Pendant sa promenade dominicale à Washington, mon père s'arrêtait toujours pour quelques moments de réflexion devant le monument à Gallatin (1761-1849), comme s'il s'agissait d'un de ses proches parents. Cet homme d'État né à Genève, ministre américain des Finances sous la présidence de Jefferson (puis aussi de Madison), organisa l'achat de la Louisiane lorsque Napoléon eut besoin de fonds pour ses campagnes. Toutefois, à la différence de ses modèles et inspireurs, à l'époque du nationalisme, mon père a toujours dû porter le poids de son origine étrangère. Je l'entends encore me dire, très soucieux: «Il faut cent ans pour devenir suisse.»

Cela présente peut-être un avantage qu'on a tendance à oublier, aujourd'hui: la Suisse, vieille démocratie, possède des qualités qui ne sont peut-être pas idéales pour s'adapter aux modes passagères de notre temps mais qui, précisément pour cela, sont autant d'antidotes efficaces à l'uniformisation et aux phénomènes de masse.

Les sources utilisées par W. Somary sont les notes et les souvenirs écrits ou «racontés» par son père, ainsi que les œuvres publiées pendant sa longue carrière d'économiste éclairé.

#### Notes

<sup>1</sup> Homme politique et publiciste allemand. Son nom est lié à *Mitteleuropa* (1915), œuvre de grande diffusion qui associe à une analyse historico-culturelle de l'époque un programme politique destiné à transformer l'alliance de guerre entre Habsbourg et Hohenzollern en un système stable de collaboration économique.

<sup>2</sup> Quiconque souhaiterait approfondir ce sujet pourra trouver le livre *Bankpolitik* consultable en ligne (à la demande). Il est également disponible en version espagnole. Selon JOSEPH SCHUM-PETER, c'est le meilleur texte sur ce sujet.

<sup>3</sup> DAVID RICARDO (1772-1823), économiste anglais, est considéré comme une des figures de l'école classique. Les thèmes principaux qu'il a traités sont les suivants: la dévaluation de la monnaie, la rente foncière, les échanges internationaux mais, surtout, la distribution des richesses. En 1817, il a publié *Des Principes de l'économie politique et de l'impôt*, son œuvre principale.

<sup>4</sup> Système monétaire dans lequel l'unité de compte ou étalon monétaire, quel que soit le pays, correspond à un poids fixe en or.

<sup>5</sup> GAETANO MOSCA est un juriste et historien des doctrines politiques, qui fut professeur à l'université de Turin et à la Bocconi de Milan. Il a été député au parlement italien (1908), sous-secrétaire d'État aux colonies (1914), sénateur du Royaume (à partir de 1919) et membre de l'Académie nationale des Lincei (1930).

<sup>6</sup> GOTTLIEB BACHMANN, après des années d'école à Winterthour, étudie le droit à Zurich, Strasbourg, Berlin et Leipzig. Après avoir enseigné lui-même à l'université de Zurich (dès 1906), il entre en 1913 à la Commission fédérale du timbre. Directeur de la Banque nationale suisse (à partir de 1918), dont il deviendra président de direction (1925-1939) et du conseil (1939-1947), il est élu Conseiller national en 1939, et il le restera jusqu'en 1943.



Felix Somary lors  
d'un séjour à  
l'hôtel Shoreham  
à Washington D.C.,  
1949.



## Bibliographie

### Œuvres de Felix Somary

- *Die Aktiengesellschaften in Österreich*, Manz, Vienne 1902.
- *Bankpolitik*, J. C. B. Mohr, Tübingen 1915 (nouvelles éditions 1930, 1934).
- *Grundriss der Politischen Ökonomie*, avec Eugen von Philippovich, 3 volumes, J. C. B. Mohr, Tübingen 1920-1923.
- *Wandlung der Weltwirtschaft seit dem Kriege*, J. C. B. Mohr, Tübingen 1929.
- *Die Ursachen der Krise*, J. C. B. Mohr, Tübingen 1932.
- *Krisenwende*, S. Fischer, Berlin 1932.
- *Die Gegenwartsprobleme der Schweiz*, Polygraphischer Verlag, Zürich 1937.
- *Krise und Zukunft der Demokratie*, Europa Verlag, Zurich/Vienne/Constance 1952.
- *Erinnerungen aus meinem Leben*, Manesse, Zurich 1955 et 1963.
- *Erinnerungen eines politischen Meteorologen*, avec une préface de Wolfgang Somary, Matthes & Seitz Verlag, Munich 1994.
- *Erinnerungen aus meinem Leben*, nouvelle édition, avec une préface de Tobias Straumann et une postface de Wolfgang Somary, Verlag Neue Zürcher Zeitung, Zurich 2013.

### Tindaro Gatani

EINAUDI LUIGI, *Diario 1945-1947*, Laterza, Milan 1993.

—, *Una statistica delle Società per azioni*, in «La Riforma Sociale», An X, Vol. XIII, 15 mai 1903.

GALIANI FERDINANDO, *Della moneta*, Naples 1751.

GERBI SANDRO, «Il Sole 24 Ore», 5 août 2007.

MALAGODI GIOVANNI, *Profilo di Raffaele Mattioli*, sous la direction de Sandro Gerbi, Aragno, Turin 2010.

MOMMSEN WOLFGANG J., *Max Weber und die deutsche Politik 1890-1920*, Mohr Siebek, Tübingen 2004.

MONTALE EUGENIO, *Non c'è angoscia esistenziale nella sana anima di Zurigo*, dans «Corriere della Sera», 19-20 mai 1947.

SOMARY FELIX, *The Raven of Zürich: The Memoirs of Felix Somary*, St. Martin's Press, New York 1986 (édition anglaise de *Erinnerungen aus meinem Leben*).

STRAUMANN TOBIAS, *Der Mann, der die Zukunft fühlt*, dans «Die Weltwoche», Zürich 27/2013.

WEBER MARIANNE, *Lebenserinnerungen*, J. Storm, Brême 1948.

### Sitographie

- LA MALFA GIORGIO, «Corriere della Sera», 24 novembre 2014, [www.fulm.org/articoli/economia/giorgio-malfa-corriere-sera-24-2014-alba-mediobanca-cuccia-sfido-ostilita-einaudi](http://www.fulm.org/articoli/economia/giorgio-malfa-corriere-sera-24-2014-alba-mediobanca-cuccia-sfido-ostilita-einaudi)
- NORTH GARY, *Il buco nella memoria: fallimenti socialisti*, 4 giugno 2012, [www.johnnycloaca.blogspot.it/2012/06/il-buco-nella-memoria-fallimenti.html](http://www.johnnycloaca.blogspot.it/2012/06/il-buco-nella-memoria-fallimenti.html)
- *Ricordi di Enrico Cuccia*, 13 giugno 2014, [www.mediobanca.it/it/chi-siamo/ricordo-di-enrico-cuccia.html](http://www.mediobanca.it/it/chi-siamo/ricordo-di-enrico-cuccia.html)
- V. voce «Schumpeter, Josephs Alois», [www.treccani.it](http://www.treccani.it)

### Tobias Straumann

DÖNHOF MARION, *Felix Somary zum Gedächtnis: Bankier, Prophet und Menschenfreund in unserer Zeit*, in «Die Zeit», n. 31, 2 août 1956.

HOFMANNSTHAL HUGO VON, BURCKHARDT CARL JACOB, *Briefwechsel*, Fischer Taschenbuch Verlag, Francfort-sur-le-Main 1991.



# Le Corbeau et le Président

de Myriam Facchinetti\*



C'est une chronique insolite que vous vous apprêtez à lire. Insolite par la forme et par les curieuses clés de lecture que chacun de vous pourra y apporter. Ici commence le récit de deux illustres personnages: *un Corbeau et un Président*. Vous vous demandez sans doute: «Mais de qui parle-t-on?» Eh bien... le Corbeau est facile à identifier, puisque vous avez pu faire sa connaissance dans les contributions précédentes. C'est le premier protagoniste de notre histoire: le «Corbeau de Zurich». Et le Président? Qui est-ce, au juste? Le Président est notre second personnage, mais comment l'identifier? Des présidents, nous avons connu beaucoup, nous en connaissons encore, et dans divers domaines. Alors comment le reconnaître? Je vous donne un indice: ce Président a été, et sera toujours, un banquier, mais pas n'importe lequel: un banquier d'excellence. Un homme qui, à l'instar du Corbeau, a consacré sa vie entière, son énergie, sa passion, à construire, à édifier, tout en restant fidèle à des principes sains et des valeurs morales que le temps a conservés dans la mémoire de ses pairs.

Le Corbeau a étudié l'économie à Vienne, puis il s'est installé à Zurich où il a fondé une banque, car, grâce à sa capacité d'analyse et à son flair, il avait compris que cette ville, déjà réputée comme grand centre financier international, serait le lieu le plus sûr pour y transférer des capitaux et y mener une activité financière saine. De son côté, le Président, encore très jeune – c'était il y a bien longtemps, en 1951 – est entré au service d'une Banca Popolare italienne où il a construit pas à pas un long parcours: pensez, 61 années! C'est la durée de sa carrière, pendant laquelle il a œuvré au service d'une seule et même banque. Existe-t-il aujourd'hui encore des parcours semblables? Non, et c'est regrettable.

Au cours de leurs carrières respectives, le Corbeau comme le Président ont vu de nombreux économistes et banquiers se tromper dans leurs analyses et disparaître dans les abysses générés par leurs erreurs de calculs et leurs stratégies d'autant plus hasardeuses qu'ils étaient mus par deux mauvais principes: l'individualisme et la vanité. Ils ont tous deux, bien qu'à deux générations d'écart, montré comment on

peut agir sainement dans le domaine financier, dans l'intérêt de ses actionnaires, de ses clients et de ses employés. Ils ont tous deux choisi, jour après jour, de soutenir les familles, les artisans, les agriculteurs, les petites entreprises puis les industries, développant non seulement le tissu économique mais aussi le territoire.

Ils ont su s'impliquer et se battre pour défendre, avec zèle et passion, cette très importante fonction sociale qu'ils avaient été appelés à servir.

La Banca Popolare conduite par le Président pendant de si longues années est aujourd'hui un groupe qui jouit d'un respect et d'une estime que toutes les banques sérieuses lui envient. De la Valtellina, grâce à la force de proposition du Président et à sa capacité d'analyse prospective et lucide, la Popolare s'est développée par capillarité, d'abord dans toute la Lombardie, avec de nombreux sièges et autant de guichets dans les principaux centres urbains, et jusqu'à Rome, la capitale, qui à elle seule en compte pas moins de 38.

La capacité d'analyse et de mise en discussion, la prévoyance et la fidélité à ses propres principes sur le «terrain», voilà qui est fondamental. Le Corbeau, lui, communiquait et partageait ses analyses avec des économistes, des étudiants d'université, des hommes politiques dans divers pays pour qu'ils puissent «rectifier le tir», s'arrêter à temps. Il leur donnait les moyens de réfléchir, d'évaluer leur stratégie, éventuellement d'en changer, tant qu'il était encore temps pour sauver leurs projets, leurs emplois, en garantissant ainsi la sérénité des familles, ces familles qui constituaient et constituent aujourd'hui encore la partie essentielle du tissu social, car elles animent et alimentent depuis toujours notre société. Tous deux, le Corbeau comme le Président, ont mené leur carrière avec passion, conviction et dévouement. Ils en ont fait une mission.

Leur parcours personnel a été riche en analyses, en expertises, en projets qu'ils ont su mener à bien parce qu'ils ont – avec sagesse – investi dans une valeur inestimable: le temps. Ce temps indispensable

pour que les idées puissent germer, grandir et prendre forme, et ainsi démontrer leur validité et leur potentiel, avant d'être greffées dans le tissu entrepreneurial, selon le principe fondamental du partage, et devenir, enfin, un objectif à atteindre.

Laisser du temps – le temps nécessaire – signifie, pour le Président comme pour le Corbeau, laisser les nouvelles initiatives naître et se développer. Aujourd'hui, en revanche, nous travaillons sur le court terme et, souvent, nous en constatons à regret les conséquences.

Le Président et le Corbeau ont su non seulement être clairvoyants et analytiques, mais ce qu'ils ont accompli l'a été en pensant au bien de leur entreprise, des travailleurs – ce fameux «capital humain» – et surtout dans l'optique de garantir l'avenir de l'entreprise. Combien de fois avons-nous entendu le Président nous dire: «Nous devons prouver que nous savons bien faire ce que les autres ne font pas.»

Il est très important d'atteindre son but, soit, mais pas à n'importe quel prix, car on risque alors de verser dans un individualisme qui ne peut que nuire à la bonne marche de l'entreprise. Ce qui compte, en revanche, c'est le parcours, qui peut être semé d'obstacles, d'embûches, de difficultés. Souvent, nous avons entendu le Président nous dire: «À chaque jour suffit sa peine.» Mais c'est précisément parce que l'on affronte des épreuves inattendues et multiples que notre parcours prend de la valeur. Il devient alors une sorte de chemin initiatique qui affermit l'homme, qui l'adoucit, le fait mûrir, qui le rend plus sage et responsable.

Le Président, tel un humble pèlerin, démarre sa journée en se rendant tous les matins – à pied – à la banque. Comme tout bon randonneur qui se mesure à la montagne, il sait bien que s'il veut arriver sans rien rater de ce qui l'entoure, qu'il ne doit pas brûler les étapes, tout en faisant attention à où il met les pieds.

La confiance a été d'une importance fondamentale pour le Corbeau comme pour le Président. Confiance en soi, confiance dans ses collaborateurs, dans les projets, et dans l'homme. Ils ont eu tous deux l'humilité de reconnaître que chacun d'entre nous ne

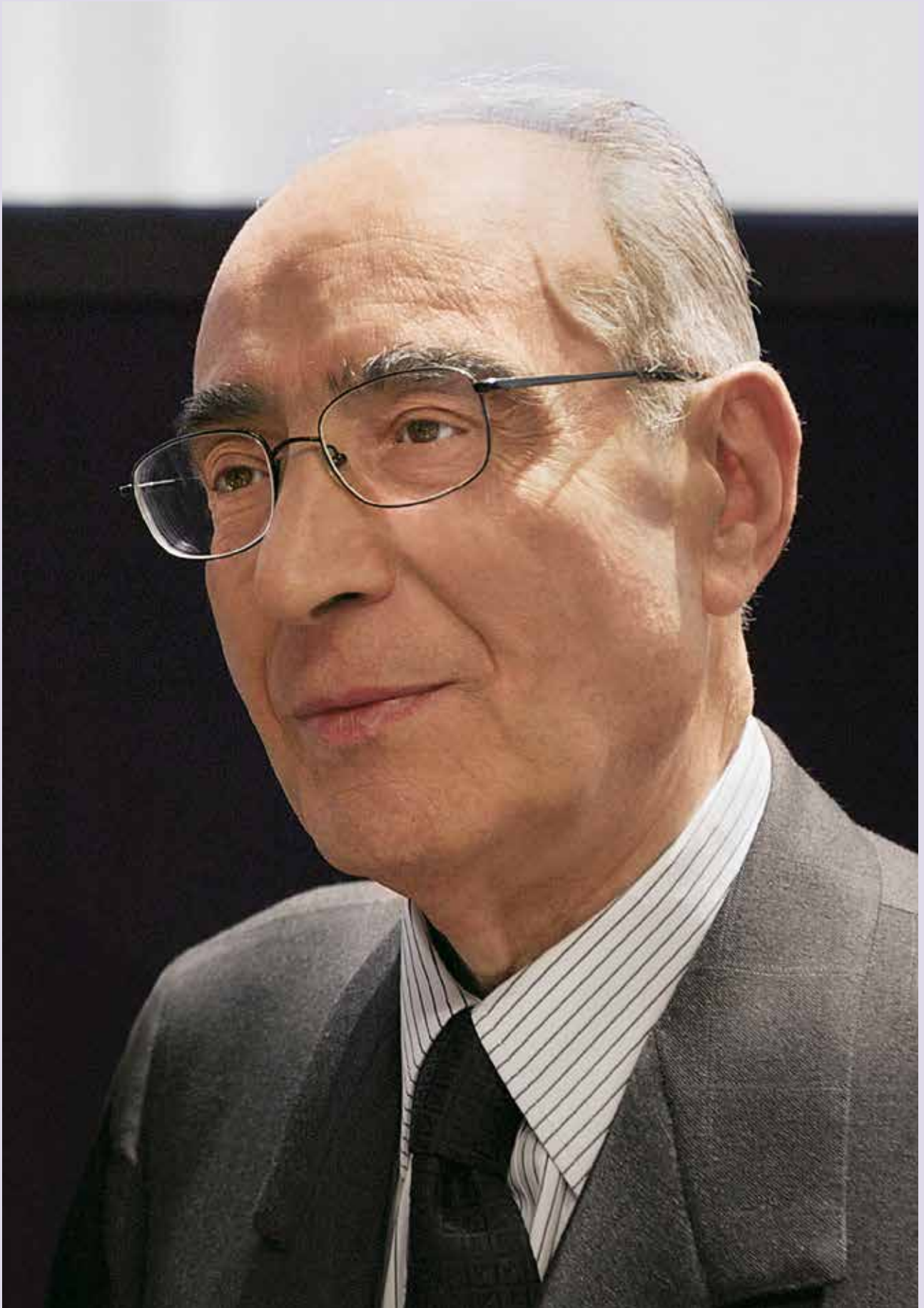
représente qu'une particule infinitésimale d'un univers complexe, et qu'aucun être humain ne peut à lui seul avoir la présomption, ou s'arroger le droit de le diriger et de l'orchestrer.

Mais ce n'est pas tout. Depuis maintenant vingt ans, il est une réalité que le Président a fortement souhaitée et accomplie: la Banca Popolare di Sondrio (Suisse), qui a ouvert son premier bureau de représentation en 1992 avec deux employés, compte aujourd'hui pas moins de 300 collaborateurs avec 21 succursales, agences et guichets dans l'ensemble de la Confédération helvétique et la principauté de Monaco.

Merci, Monsieur le Président, de nous avoir laissé en héritage votre modèle inestimable. Nous le porterons toujours en nous, présent dans nos esprits, tout en sachant qu'il sera difficile de l'égaliser, mais nous nous y emploierons.

**\*Myriam Facchinetti**

*Directrice de la publication.*



### Sources des citations

Les citations du volet financier et de la quatrième de couverture sont tirées des «Vingt lois sociales» de Felix Somary telles qu'il les a énoncées dans son livre *Krise und Zukunft der Demokratie*, Europa Verlag, Zurich/Vienne/Constance 1952. Le choix de ces citations a été effectué par Myriam Facchinetti.

### Sources et références photographiques volet financier et quatrième de couverture

BPS (SUISSE): pp. 4-5,  
photographie de Francesco Girardi.  
Keystone (images historiques) e Thinkstock  
(photo de quatrième de couverture et miniatures):  
pp. 8, 13-14, 20, 28, 36.

### Sources et références photographiques volet culturel consacré à Felix Somary

Archives privées de Wolfgang Somary:  
pp. I-II, IV-V, VIII, XI (droite), XVI, XX-XXI,  
XXVI, XXVIII-XXIX, XXXIV, XLI.  
Archives de la Rhätische Bahn, Coire:  
p. XXXI.  
Banca Popolare di Sondrio Scpa: p. XLVI,  
photo Sgualdino.  
BPS (SUISSE): pp. X, XII.  
Fondazione Luigi Einaudi Onlus, Turin:  
pp. XV, XIX.  
Imperial War Museums, Londres: p. XXX.  
Keystone, Zurich: pp. XI (gauche), XXII.  
Schweizerisches Literaturarchiv (SLA),  
Berne: p. VI.

### Remerciements

BPS (SUISSE) souhaite exprimer toute sa gratitude:

- à M. Wolfgang Somary pour sa collaboration et l'aimable mise à disposition des images provenant de ses archives privées;
- aux Archives de la Rhätische Bahn de Coire;
- au Cabaret Voltaire de Zurich;
- à la Fondazione Luigi Einaudi Onlus de Turin;
- au Schweizerisches Literaturarchiv (SLA) de Berne.

### Notes

Les textes reproduits ici reflètent la pensée de leurs auteurs et n'engagent pas la responsabilité de BPS (SUISSE).

BPS (SUISSE) reste à la disposition des détenteurs des droits des images dont les propriétaires n'ont pu être identifiés ou localisés, afin de s'acquitter auprès d'eux des droits prévus par la loi en vigueur.

SOUS LA DIRECTION DE  
Myriam Facchinetti

MAQUETTE ET MISE EN PAGE  
Petra Häfliger  
*Lucasdesign, Giubiasco*

TRADUCTION  
Punto e Virgola  
*Zurich*